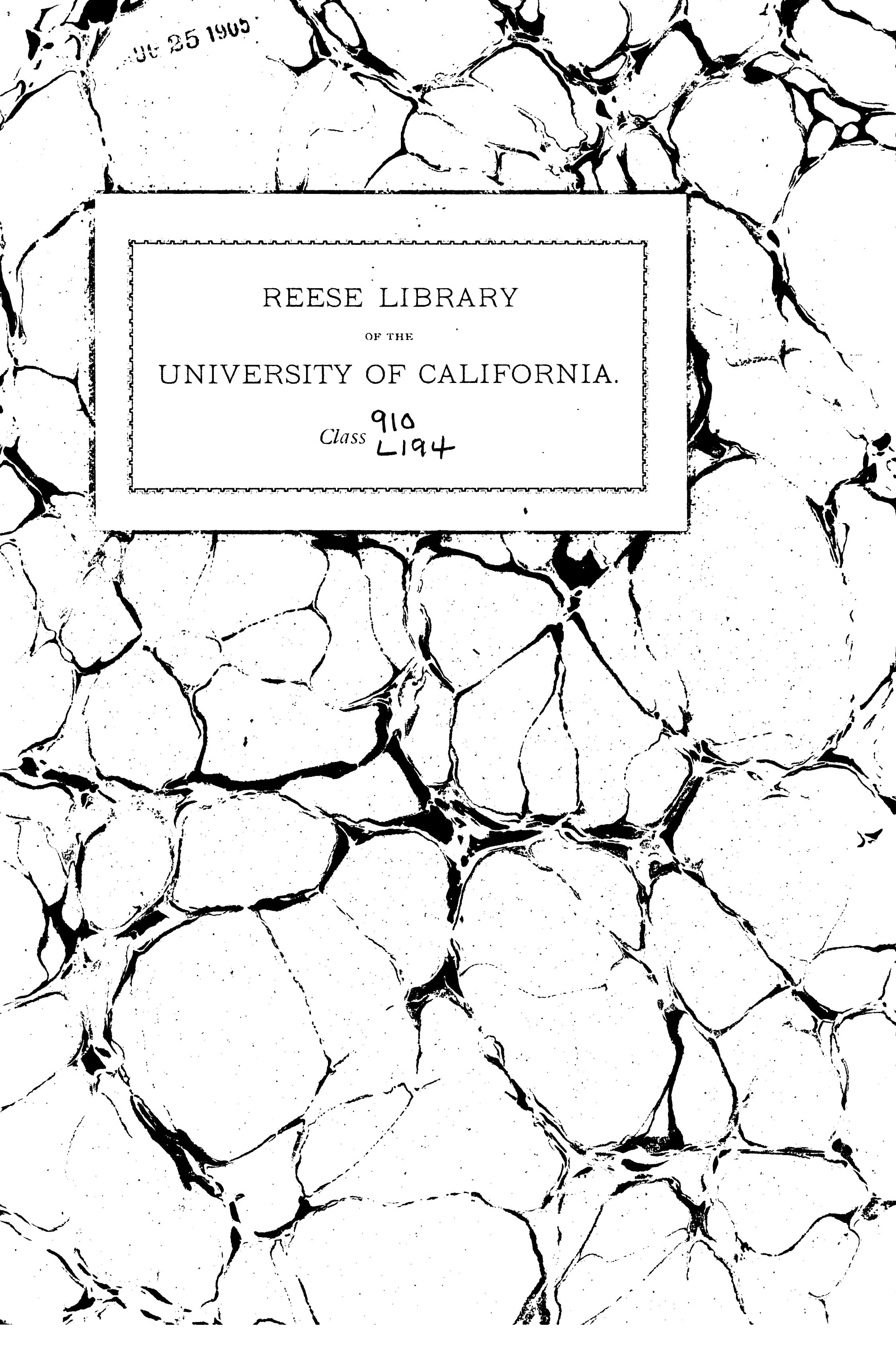
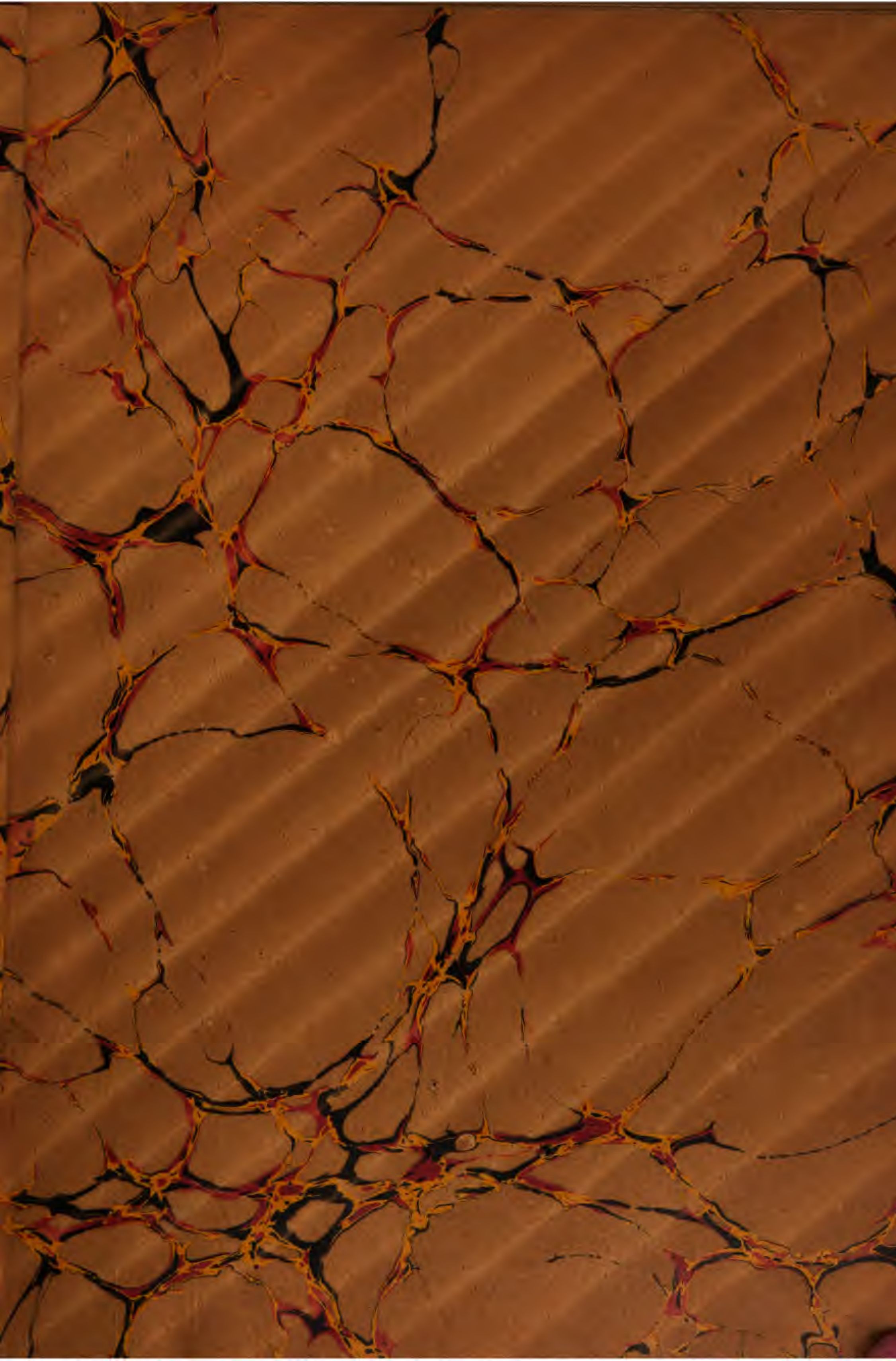

910
L194
UC-NRLF
$B 29 732
YC 16624



JUL 25 1905
REESE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.
Class 910
L194



EXTRAIT DE LA
Revue de Bretagne.



LA BRETAGNE

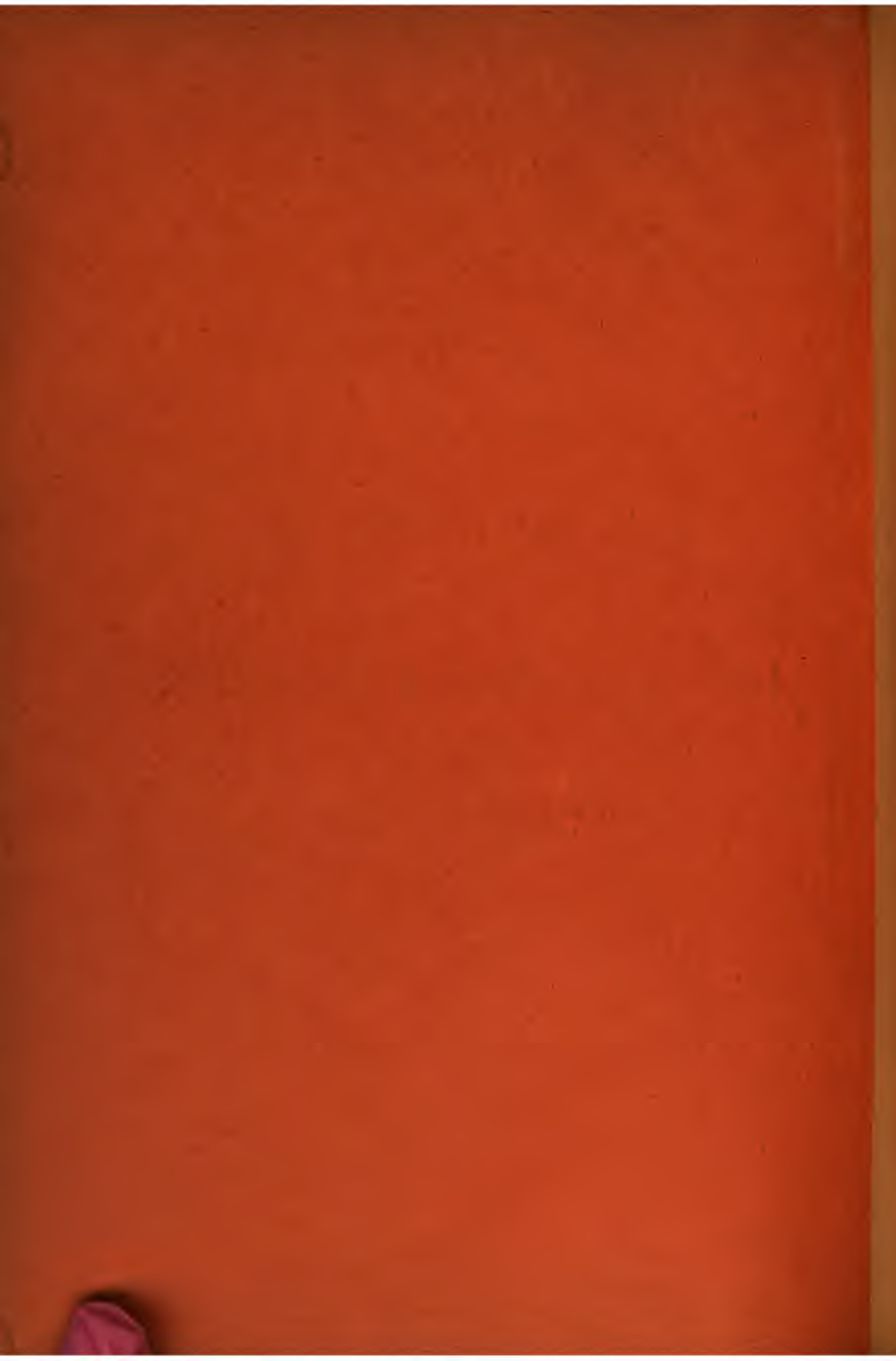
DANS

LES ROMANS D'AVENTURES

PAR

LE VICOMTE DE CALAN

VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES
1903



EXTRAIT DE LA
Revue de Bretagne.

LA BRETAGNE

DANS

LES ROMANS D'AVENTURES

PAR

LE VICOMTE DE CALAN

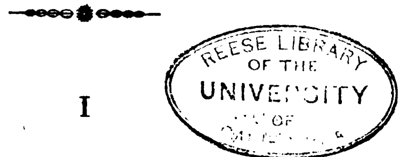


VANNES
IMPRIMERIE LAFOLYE FRÈRES
—
1903

REESE

LA BRETAGNE

DANS LES ROMANS D'AVENTURES



I

La marche franco-bretonne, c'est-à-dire la Bretagne française, a été au moyen âge l'un des centres les plus importants de la formation des légendes carlingiennes dont les chansons de geste ont été l'épanouissement.

J'ai montré ailleurs (1) que Roland n'était pas le seul comte ou marquis de Bretagne dont nos poèmes avaient gardé le souvenir, et qu'*Aquin* n'était pas le seul récit dont notre histoire ait fourni le sujet ; j'ai cité Amile ou Milon, comte-évêque de Nantes au VIII[e] siècle, son contemporain Moran, évêque de Rennes, un des héros de *Mainet*, nos rois Guiomar ou Guion, Nominoé ou Naimon, Erispoé, Salomon, leurs alliés Lambert et Garnier son frère, les héros d'*Aubéri* et d'*Aie*, leurs ennemis Audulf, le vainqueur de 786, confondu avec S. Aioul de Provins, Lambert, le vainqueur de Guiomar, Renaud de Nantes vainqueur d'Erispoé, battu et tué par Lambert en 843, son lieutenant Begon, ses successeurs Hervé et Amauri, Gauzbert, le vainqueur de Lambert que nos trouvères appellent Gacelin (2).

(1) *Les Personnages de l'épopée romane*, Redon, 1900.

(2) Je ne veux pas dire que Gacelin soit la forme hypocoristique de Gauzbert. Je veux dire que le Gacelin épique tient, par suite de la ressemblance des deux noms, la place du Gauzbert historique.

Je pourrais aujourd'hui y ajouter Ogier, qui fut comte de Vannes (1).

Je ne veux pas dire que tous les récits où figurent ces personnages soient bretons, ni même que ceux dont ils sont les protagonistes soient exclusivement bretons. Pendant que Charles le Chauve luttait contre les rebelles de Bretagne, il avait à tenir tête en même temps à d'autres ennemis sur les rives de la Meuse, du Rhône ou de la Garonne. Les noms des lorrains Bovon et Gilebert, du bourguignon Girard, ses ennemis, ceux des alliés qu'il avait rencontrés dans cette région, Garin et Tibaud, se sont mélangés aux noms des chefs qui sur la Loire soutenaient le même combat. Une autre confusion a introduit dans notre épopée, à côté des comtes rebelles à Charles le Chauve, les rois ou comtes rebelles à Charles Martel. *Garin le lorrain* n'a pas seulement pour but de raconter la lutte de Begon contre les rebelles de l'ouest, mais celle de Garin contre les rebelles de l'est. *Huon de Bordeaux* confond les événements du VIII[e] siècle où Charles Martel luttait contre le roi de Bordeaux Hunaud ou Huon, avec ceux du IX[e] où un lieutenant de Charles le Chauve, Amauri de Nantes luttait contre les Bretons, alliés aux rebelles d'Aquitaine.

De même *Renaud de Montauban* confond les luttes de Charles Martel contre Yon d'Aquitaine et celles de Charles le Chauve contre les Bretons d'Erispoé ou de Ripe, et, chose curieuse, comme les Aquitains proprement dits, les Poitevins, avaient changé d'attitude d'un siècle à l'autre, Renaud a été considéré à tort comme

(1) C'est ce que prouve la mention suivante du catalogue des évêques de Vannes au cartulaire de Quimperlé : « S. Vignorocus tempore Ogerii comitis. »

un rebelle; parce qu'il était comte de Poitiers. Pareille transformation me paraît avoir fait dans *Aie* de Garnier un serviteur de Charles le Chauve et de Sanson un comte rebelle. *Aioul* et *Gui de Nanteuil* ont subi de moindres transformations : Guion ou Guiomar qui est le principal personnage de l'un et de l'autre, a été tantôt vieilli pour en faire l'adversaire d'Audulf, tantôt rajeuni pour en faire celui d'Hervé. Ce qui prêtait d'ailleurs à cette dernière confusion, c'est qu'aux deux époques, en 825 et en 844, figurait un comte Lambert parmi les acteurs importants du drame. Les *Saisnes* et *Aspremont*, deux poèmes que je considère comme bretons, puisqu'ils sont composés à la plus grande gloire du roi de Bretagne Salomon, ne sont cependant que les prologues d'un *Bovon d'Aigremont* et d'un *Girart de Frette*, consacrés au récit de combats livrés sur la Meuse ou sur le Rhône. De même je ne doute pas qu'Olivier et Hestoul (1), les compagnons de Roland, n'aient été à l'origine les héros de complaintes bretonnes. Mais, dans *Girard de Vienne* par exemple, où se trouvent racontées les origines de l'amitié de Roland et d'Olivier, il faut tenir compte d'un autre récit, tout à fait étranger originairement à notre Bretagne, sur la défense de Vienne en 870 par le comte Girard contre le roi Charles le Chauve. Dans *Ogier* la partie qui nous montre ce comte historique de Vannes en lutte avec Carahès, le héros éponyme de la cité de Carhaix, est une œuvre bretonne, mais le reste du roman, le rôle de l'évêque de Reims Turpin, l'introduction dans la famille du rebelle Ogier, comme dans celle du traître Ganelon, de Baudoin et de Guinemer, l'instigateur et l'auteur du meurtre

(1) Ce personnage ne me paraît pas distinct d'Haston, appelé plus tard par confusion avec un nom plus connu, Oton et Otinel.

de l'évêque de Reims Foucon en l'an 900, me paraît renfermer des traces d'un récit champenois, éclos autour du fait de l'entrée en religion d'Ogier au monastère de S. Faron de Meaux (1). Même mélange dans ce qu'on appelle l'épopée méridionale, née de récits de pèlerins ou de légendes cléricales élaborées autour du tombeau du martyr Vezian au cimetière des Aliscans d'Arles ou de l'entrée en religion au monastère de Gellom en 806 du comte Guillaume de Toulouse, le protecteur du roi Louis d'Aquitaine et le conquérant de Barcelone. Le rapprochement de ces deux personnages avait d'abord répandu l'incertitude sur l'endroit précis où Vezian avait trouvé la mort, et que les uns plaçaient aux environs d'Arles, les autres dans ceux de Barcelone. Un troisième récit, né lui aussi dans la vallée du Rhône, vint se joindre aux deux premiers et prétendit expliquer comment Fouqueré ou Foucon, (que Lothaire, maître du pays par le traité de Verdun, avait fait comte de Provence), avait remplacé Tibaud, qui précédemment commandait en ces contrées pour Charles le Chauve, et, mêlant cet épisode de nos guerres civiles aux guerres contre les Sarrasins, fit tout naturellement de Tibaud un infidèle. Il y avait donc là une épopée méridionale indigène, mais il me semble douteux que ce soit ailleurs qu'en Bretagne ou du moins sous une autre influence que celle de romans bretons, que l'on ait introduit dans ce cycle des personnages tels que

(1) Nous savons d'ailleurs que la première épopée dont il soit fait mention avait trait au rôle de Faron de Meaux dans les guerres très légendaires de Clotaire contre les Saxons. La confusion du breton Audulf et de saint Aioul de Provins est encore une preuve de ces mélanges. Seuls des récits champenois ont pu maintenir l'idée de Laon capitale et du roi de Saint Rémi de Reims à côté de l'idée du roi de Paris et de saint Denis.

ceux de Corsolt, de Cador, de Marados, de Morgan, de Malaquin, de Guirré, d'Agramar, de Sinagon, de Garlan, de Clarion, de Gorhan, de Margon, d'Achalon, de Lion et de Lionel, d'Ascanard et de Ganor, etc. (1).

Elias et *Elie de Saint-Gilles* sont deux poèmes mythologiques dont le dieu celtique Eli ou Hélinus est le héros. Le premier se passe sur les bords du Rhin, ayant été rattaché à l'histoire de Godefroi de Bouillon, mais j'ai signalé ce fait qu'une partie des localités qu'il mentionne est en réalité située sur la basse Loire. Le second renferme à la fois des données qui conviennent à des événements qui se dérouleraient sur le cours inférieur du Rhône et d'autres qui les localiseraient sur le cours inférieur de la Loire.

Ainsi devenus matière courante de l'épopée, les noms de nos héros indigènes ont pu être introduits, soit dans l'épopée mérovingienne, soit dans des cycles étrangers à la Bretagne (2), soit dans des compositions roma-

(1) De même dans *Roland*, Baligand ne me semble pas distinct du Méleagant des romans de la Table ronde, le celtique Maelwas. Marsire ou Garsile me paraît le résultat d'une confusion entre le dieu Mart, la Mort personnifiée, de la mythologie celtique, le roi Marc des romans de *Tristan*, et le nom d'homme Garsire, porté par des seigneurs bretons du pays de Retz. On m'a reproché d'avoir identifié Gwyn avec Guenes et Ganelon. Je n'ai pas voulu dire que ces noms soient philologiquement dérivés l'un de l'autre. Je crois seulement que les Français ont rendu le nom divin Gwyn par le nom propre Wenilo qui existait dans leur langue et qui leur paraissait s'en rapprocher. Je serais également tenté d'assimiler Fernagu, l'adversaire de Roland dans un poème perdu, avec Ternagant ou Tervagant, nom donné par nos romans à un dieu sarrasin, et de voir dans ce dernier le Tigernmas, le Roi des Morts, de la mythologie celtique.

(2) Je citerai comme exemples *Gormon*, consacré à la défaite de ce chef scandinave à Saucourt en 881, *Raoul de Cambrai*, sur la défaite et la mort de ce seigneur tué en 943 par les fils d'Herbert de Vermandois, *Fierabras*, sur le sac de Rome par les Sarrasins en 845 et

nesques dont les éléments sont empruntés à des poèmes antérieurs dont ils forment le prologue ou la suite, sans que ces œuvres soient pour cela des œuvres bretonnes. Elles attestent simplement l'existence d'une épopée bretonne, comme l'introduction du comte Hoël de Nantes parmi les compagnons de Charlemagne, comme les allusions à nos saints locaux, saint Malo (1), saint Samson (2), les sept saints de Bretagne (3), ou d'une manière générale, tous les saints de Bretagne (4).

J'ai de même étudié (5) la part que les trouvères de la petite Bretagne avaient pu avoir dans la rédaction des romans de la Table ronde. J'ai montré que la trame de ces récits avait été composée en Grande-Bretagne par les Bretons insulaires : notre péninsule n'en est donc pas le berceau. Mais outre que ces légendes faisaient partie du patrimoine commun aux Bretons des deux Bretagnes, j'ai dit qu'il y avait dans ces contes des Armoricains mythologiques, gens du pays que baigne la mer, habitant le pays des dieux ou des morts au-de-

la délivrance de la ville par Guion de Spolète, transformé par notre épopée en Guion de Bourgogne, événement dont la connaissance a pu être portée en France par des récits de pèlerins, le *Pèlerinage*, qui mêle un conte plaisant au récit de l'acquisition de diverses reliques par Charlemagne, etc.

(1) *Roncevaux*, ms. de Paris, éd. Forster, laisse 146, *Aliscans*, éd. Rolin, v. 587, *Foucon*, Bibl. nat. ms. fr. 25. 518, f° 2, *Guibert*, Bibl. nat ms. fr. 24. 369, f° 161, *Auberi*, éd. Tobler, p. 20, *Godefroi*, v. 3380, *Renaud*, p. 367.

(2) *Elias*, v. 5651.

(3) *Roncevaux*, ms. de Paris, éd. Forster, laisse 67. *Aimeri*, v. 2960 B.

(4) *Prise de Cordres*, v. 660, *Auberi*, éd. Tobler, p. 20 et 225, ed. Tarbé, p. 55, *Renaud*, laisse 167 et p. 429, les *Narbonnais*, v. 216, *Aimeri*, v. 2960 A.

(5) *La Petite Bretagne dans les romans de la Table ronde*, Association Bretonne, 1901, p. 87 ; *Les Romans de la Table ronde*, Revue de Bretagne, novembre 1901, janvier, février et mars 1902.

là des flots, que l'on confondit tout naturellement avec les Armoricains historiques, ce qui fit introduire notre Conan et notre Salomon dans les légendes de Maximus et de Cadwallo, dédoubler Iseut, habitante du rivage (ar mor) irlandais en une Iseut d'Armorique et une Iseut d'Irlande, et transporter dans notre Leonois, notre Cornouaille, notre Brocéliande, à Carhaix, à Lamballe, à Nantes, des événements qui se passaient dans des localités insulaires ou mythologiques dont le nom sonnait à nos oreilles comme celui de villes ou de régions connues.

II

Une catégorie de productions romanesques reste à étudier, ce sont les romans d'aventures, c'est-à-dire ceux dont les héros n'appartiennent ni au cycle de Charlemagne ni au cycle d'Artur. Parfois ce sont des personnages réels, Laure de Lorraine, châtelaine de Vergi, nièce du duc de Bourgogne Hugues IV, dont il paraît bien que le roman a un fondement réel, le châtelain de Couci et le sire de Craon, désignés par leur réputation de poètes lyriques pour être les héros d'aventures dont un homme de leur état était qualifié pour être le principal personnage (1), Philippe d'Artois, marié en 1338 comme dans le roman à la fille du comte de Boulogne, Richard sans peur, duc de Normandie, Gilles de Chin en Tournaisis, chambellan héréditaire du Hainau, tué en 1137, Gilles de Trasi-

(1) Peut-être avaient-ils adressé des vers l'un à la dame de Fayet, l'autre à la vicomtesse de Beaumont, ce qui a fait de ces dames des héroïnes de roman.

gnies en Hainau, Jean de Dammartin, Eustache le moine, hardi partisan français du XIIIe siècle, Foucon Fitz-Warin, outlaw anglais de la même époque, Jean d'Avesnes, Jean de Saintré, Conrad, empereur d'Allemagne, Guillaume II, roi de Pouille et de Sicile (1169-89), comtemporain dans l'histoire comme dans *Guillaume de Palerne*, du roi Alfonse de Castille (1158-1214) et du pape Clément III (1187-91), successeur de Grégoire VIII, les empereurs Vespasien et Dioclétien, le poète Virgile, personnages historiques que l'on choisit, soit par pure fantaisie, soit pour faire plaisir à quelque grand seigneur voisin, soit parce que leur nom ou quelque épisode de leur vie permet de les rattacher au héros d'un conte oriental ou d'un lai mythologique des Celtes. Parfois, autour d'un personnage imaginaire, on fait évoluer des personnages réels. Joufroi est un pseudonyme qui dissimule Guillaume IX, comte de Poitiers, marié comme dans le roman à une fille du comte de Toulouse, contemporain du roi Henri Ier d'Angleterre (1100-35), de sa femme Aélis, du comte Alfonse de Toulouse (1112-48) et du troubadour Marcabrun, mais rapproché dans un épisode qui me paraît postérieur d'une certaine Agnès de Tonnerre, où je vois celle qui en 1200 était femme de Pierre de Courtenai. Parmi les tenants du tournoi que raconte la *Violette*, dont la scène se passe censément sous le règne de Louis VIII, et que le romancier place entre Château-Landon et Châtillon-sur-Loing, je vois figurer, à côté des comtes de Montfort, de Boulogne, de Pontieu, cil de Bretagne et cil de Brainne (v. 5912), dont le premier est sans doute notre Pierre Mauclerc.

Dans le tournoi que raconte le *Chatelain de Couci*, entre la Fère et Vendeuil, sous le règne de Philippe II,

nous voyons le sire de Fayet joûter contre un chevalier de notre pays.

Bien sais que il estoit Breton,
Hue de Lohart avoit nom;
Un écu portoit envoisié,
Et d'argent et d'azur faissié (v. 1579-82)

C'est Hue de Lohan, qui portait d'azur à trois fasces d'argent, et non, comme propose l'éditeur, M. Crapelet, Hugues de Lohéac.

Lorsque Jean d'Avesnes bat près de Reims Frédéric, frère de l'empereur d'Allemagne, et le marquis de Brandebourg, qui ont envahi la France où règne le roi Lotaire (1), le duc de Bretagne et le duc de Berri, faits prisonniers au début de l'action, sont délivrés par lui; lorsqu'il va délivrer en Espagne Salamanque assiégée par les Sarrasins, conquérir Cordoue et Tolède qu'il donne à don Pèdre et à don Fernand, il a sous ses ordres 800 hommes d'armes bretons que commande le vicomte de Rohan. Celui-ci se retrouve encore avec le sire de Laval, parmi les tenants du duc de Bretagne, au grand tournoi que dans le même roman il donne à Compiègne à l'encontre du duc de Bourgogne.

Parfois il s'agit de personnages purement imaginaires, empruntés à l'onomastique des romans du cycle de Charlemagne, Blanchandin, Richard le beau, Pierre de Provence, Flore, Floris, Floriant, Florimont, Gowther, Gérard de Poitiers, Gérard de Nevers, Guillaume de Montivilliers fils de Richard de Rouen. Rarement le

(1) Il me paraît qu'il s'agit ici plutôt du mythologique Liudger ou Liudher auquel l'épopée germanique attribue le royaume de France que du roi Lotaire et du siège de Paris de 978. Le Frédéric du roman est peut-être l'empereur Frédéric III. Le marquis de Brandebourg fut parfois, notamment en 1337, un des membres les plus actifs des coalitions de seigneurs rhénans contre la France.

personnage du conte oriental conserve son nom arabe: je ne vois à citer comme exemple de ce cas qu'Alcassim d'Alcahira dont on a francisé le nom en celui d'Aucassin d'Aucaire (le Caire), puis dont on a remplacé la patrie par la ville française de Beaucaire dont le nom sonnait à peu près de même aux oreilles. Quelques noms, comme Atis, Dolopathos et son fils Lucemien, sont peut-être des noms arabes ou des noms grecs estropiés. Quelques personnages portent des noms empruntés au cycle d'Artur, mais qui paraissent avoir été systématiquement déformés pour donner naissance à des personnages nouveaux, Alimodes (Clamadas), Amadas, Baldigan (Baligan), Bleopatris (Bleoberis), Brande, Brandin, Cléomadès, Cleomatan, Clamazart (Clamadas), Cleriadus (Meriadus), Crompart, Clarmondine, Célinde, Alsimus, Carmant, Daire, Escanor ou Esclamor de Baudaire, Marcadigas, Méliacin (Méléagant), Melior, Méliadice, Mélocandis, Méliatir, Méliaduc, Guineban, Nathaniaus (Mathamas), Nubien, Sabel (Label), Nis (Ris), tous empruntés aux romans de *Méliacin*, *Cléomadès*, *Cleriadus*, la *Violette*, *Amadas*, *Guillaume de Palerne*, *Blanchandin* (1).

Comme la plupart de ces romans sont des récits merveilleux puisés aux littératures étrangères, les héros sont souvent représentés comme originaires de pays lointains : Cléomadès, fils du roi d'Espagne, conquiert sur le roi d'Arcage la main de la fille du roi de Toscane, Méliacin d'Arménie enlève à Sabel de Serre la

(1) On trouve aussi dans ces romans des personnages secondaires ou des faits empruntés à l'épopée carlingienne : dans la *Violette*, la défense de Cologne par le duc Milon contre les Saxons de Coblentz, Mayence et Worms, Amalon, Espaulart, Gontart, et ailleurs Flore, Rubam ou Rubien, Sadoine.

fille d'Alsimus de Perse, Cligès est fils de l'empereur de Constantinople, Clériadus d'Esture (les Asturies) épouse la fille de Philipus, roi d'Angleterre et d'Irlande, et d'une dame de Gascogne, Dolopathos de Troie est roi de Sicile, gendre d'Agrippa et de la sœur de César Auguste, Bérinus ou Berrinus est fils de Faunus de Rome où règne l'empereur Philippus Augustus, fils et successeur de Constantin, Ipomédon est fils du roi de Pouille, Floriant du roi de Sicile, Flore du roi de Naples, la Mannequine est fille du roi de Hongrie, Floris est né à Thèbes, Atis à Athènes; Guillaume, fils du roi de Pouille et de Sicile Embron et de Felise, fille de l'empereur de Grèce et de Romanie, épouse la fille de l'empereur de Rome et d'Allemagne, pendant que son protecteur Alfonse, fils du roi d'Espagne, devient son beau-frère, et que Brandin, mi-frère d'Alfonse, fils du roi d'Espagne et de la fille du roi de Portugal, épouse une compagne de Melior. Richard, petit-fils par sa mère du roi de Frise, épouse la fille du roi de Montorgueil, après avoir défendu la dame de Mirmande (non commun transformé en nom propre) contre des seigneurs allemands et flamands, délivré sa mère de la poursuite du soudan de Carsidone, des empereurs d'Allemagne, de Constantinople et de Babylone, et donné dans la cité d'Osterriche la sépulture à un mort dont la reconnaissance lui est plus tard très profitable. Blanchandin, fils du roi de Frise, épouse l'orgueilleuse princesse de Tormadai en Grèce après avoir triomphé, avec l'aide du fils du roi d'Athaines ou de Losgece dans l'Inde, parent du roi Octavien de Grèce, du roi de Calsidoine ou Cassidoine, seigneur des Arabis, et de son allié, le roi Butor (1) de Salimandre, qui possède

(1) Ce Butor est à la fois le Butor de Salerie de l'épopée carlingienne et le roi de Salenanc, le pays lointain des romans arturiens,

la tour d'Alixandre, c'est-à-dire d'Alexandrie. Dans les romans que nous ne connaissons que par une version scandinave, et qui sont parvenus sans doute en ce pays par un intermédiaire allemand, la scène se passe en Allemagne : Clarus, fils du roi de Saxe, élevé par l'arabe Perus, épouse Serena, fille du roi de France ; Conrad, fils de Richard le saxon, épouse Mathilde, fille du roi de Grèce, dont il a Guillaume, roi de Saxe, et Henri, roi de Grèce, qui fut le père de Kirialax ; Gertrude, sœur de Baering, épouse Gontier de Holstein.

Quand il s'agit de personnages représentés comme issus de provinces françaises, ils n'en courent pas moins les aventures dans les pays éloignés. Guillaume de Montivilliers épouse la fille de l'empereur de Rome. Robert de Normandie délivre ce même empereur, attaqué par les Turcs de Romanie (l'Asie Mineure), de Coroscane (le Korasan) et d'Alenie (le pays des Alains au sud de la Russie). Pierre de Provence épouse la fille du roi de Naples, après avoir été captif du soudan d'Egypte. Philippe d'Artois délivre le comte d'Urgel et de Roussillon, assiégé dans Perpignan par le prince de Castellongne (Catalogne), secourt la comtesse de Cardonne contre le seigneur de Moncade et lui fait épouser le prince de Vienne (Viane), frère du roi de Navarre et neveu du roi d'Aragon. Jean de Dammartin enlève au

dont on a déformé le nom pour le faire rimer avec Alixandre. Calsidoine me paraît être le résultat d'une pareille déformation d'un nom celtique sous l'influence du nom de la ville anatolienne de Chalcédoine. Blanchandin parle grec quand il ne veut pas être compris des Indois, et cependant l'auteur place dans l'Inde Athènes et cette Leogecia que Gaufroi de Monmouth, dans son récit des aventures de Brutus, place dans la mer de Grèce. Toutes ces confusions dénotent un récit d'origine mythologique.

comte de Glocestre la main de la fille du comte d'Oxford. Jean de Paris, fils du roi de France, épouse la fille du roi d'Espagne, que son père a jadis délivré alors que ses barons révoltés le tenaient assiégé dans Ségovie, à la barbe du comte de Lancastre, qui remplace ici le comte de Glocestre, sans doute en souvenir du mariage du duc de Lancastre avec la fille de Pèdre de Castille et de ses prétentions subséquentes sur la couronne d'Espagne.

Presque toujours d'ailleurs il arrive que cette province française a été confondue avec le mystérieux pays des dieux et des morts de la mythologie celto-germanique avec lequel son nom ou telle circonstance de son histoire offrait quelque ressemblance. C'est ainsi que par suite de la confusion des Burgondes et de leurs richesses avec les mystérieux Nibelungen, les fils de l'abîme, possesseurs des trésors du monde, la Bourgogne était devenue un pays fabuleux, synonyme de la Bretagne (1). Aussi je ne m'étonne pas de voir la fille du duc de Bourgogne enlevée par Amadas, fils de son sénéchal, au comte de Nevers, réduit à se rabattre sur la fille du comte de Poitiers. Ce comte de Nevers reparaît mais cette fois sous un jour favorable dans la *Violette*, où Gérard de Nevers est victime de la supercherie de Liénard ou Lisiard de Forois (Forez). Quant au comte de Poitiers, il est le héros d'un poème analogue, mais plus ancien, où il porte également le nom de Gérard, a pour ennemi le duc de Normandie et pour frère le comte de Flandre (2)

(1) Ainsi Seguin de Cornouaille (*Merlin*) devient Seguin de Bourgogne (Gaufroi de Monmouth), Cahedin de Bretagne (*Tristan*) devient Ondyaw de Bourgogne (*Gereint*).

(2) On attendrait plutôt, d'après cette parenté et ce voisinage, le comte de Pontieu. On sait qu'un roman inséré dans le cycle des croisades faisait descendre Saladin des comtes de Pontieu. C'est une comtesse de Pontieu qui arrache Jean d'Avesnes à sa vie rus-

Pareil récit met en scène l'empereur Conrad d'Allemagne et la sœur de Guillaume de Dôle, dans une action qui se passe autour de Mayence, Maëstricht, Cologne, Saint-Trond, et une autre version nous montre Jeanne (1), fille d'un seigneur de la marche entre Flandre et Hainau, accusée de même par le traître Ranoul ou Raoul, lorsqu'elle était la femme de l'écuyer Robin. Sone de Nansai est représenté comme le petit fils d'Anseau de Brabant et de la fille d'Ernoul de Flandre. Gui, fils du comte Gérard de Poitiers, ayant aidé Constantin, neveu et successeur de Néron, dont il était le sénéchal, à conquérir Babylone et Jérusalem, est placé par lui sur le trône de Constantinople.

C'est encore un comte de Poitiers que le prétendu Joufroi, fils d'un non moins imaginaire Richier, dont j'ai parlé plus haut. Et je me demande si ce rôle du Poitou ne vient pas de quelque confusion entre le pays des Pictones et celui des Picti, dont le rôle mythologique est assez considérable dans les légendes celtiques. Le mythologique pays de l'est, où se lève le soleil, a été de même assimilé avec l'Esture dans *Cleriadus*, avec l'Osterriche dans *Gowther* et *Richard le beau*, et le mythologique pays du nord, le pays des ténèbres et du froid, est devenu la Normandie dans le roman de

tique et grossière. Le conteur la marie d'abord au comte d'Artois qui partit pour la croisade. On y peut voir le frère de saint Louis dont la veuve prit en effet une autre alliance, et dans les deux mariages de la comtesse de Pontieu, une allusion à la vie de Marie de Poutieu (XIII• siècle), mais ce sont des rapprochements très lointains.

(1) On a voulu la rattacher à un autre cycle, en lui faisant épouser le roi Flore d'Ausai (Alsace), veuf de la fille du prince de Brabaut, dont elle aurait eu l'empereur grec Florent et la reine de Hongrie Florie.



Robert le diable, roman qui a pour notre pays l'intérêt de nous restituer le célèbre sanctuaire dont une folie du Couesnon nous priva jadis, puisqu'il nous montre, après son adoubement à Rouen, le jeune Robert s'en allant tournoyer

Au mont saint Michiel en Bretaigne. (1)

Un autre roman fait encore accessoirement mention de notre pays, c'est celle des versions de *l'Escoufle* (2)

(1) Ce roman nous permet de nous rendre compte de la manière dont se fondent à cette époque les éléments mythologiques et historiques. Le fabuleux Robert, ou quelque divinité malfaisante dont le nom se rapprochait du sien, est représenté comme fils du duc de Normandie et de la fille du comte de Poitiers ; mais il n'a aucun rapport avec le Robert de Normandie historique, puisqu'il refuse le duché paternel, meurt dans l'ermitage de Marbrom-Dieu, et est enterré à Saint-Jean de Latran. Or, conclut le poème, après un pèlerinage à son tombeau, un riche habitant du Puy fonda près de cette ville l'abbaye de Saint-Robert, allusion évidente au S. Robert qui, après un voyage à Rome, se retira en 1043 dans la solitude et fonda en 1046 l'abbaye de la Chaise-Dieu près d'une église ruinée que lui avaient cédée des chanoines du Puy. On voit par là quel travail de fusion la légende opère entre des personnages différents, de nom analogue ou identique. Ce qui est curieux, c'est que Gowther ou Gogwther, héros d'une autre version de la même histoire, est assimilé lui aussi à un saint, saint Gotlake, dont l'origine me paraît tout aussi nettement mythologique (c'est le Güichtlac de Gaufroi de Monmouth).

(2) Une autre version appelle le héros Pierre de Provence et lui fait épouser Maguelonne, fille du roi de Naples Maguelon. C'est une manière d'expliquer comment les comtes de Provence sont devenus rois de Naples, et de rattacher l'historiette à l'église Saint-Pierre de Maguelonne, dont les héros du roman seraient les fondateurs et où aurait été trouvé l'original du récit, dans la même bibliothèque où l'auteur de *Joufroi* prétend avoir puisé. Mais à l'origine, le héros n'était point un provençal, car ni son père Jean de Cerisi ni son grand-père maternel le comte Alvaro d'Albara ne portent des noms de Provence. Le dernier me paraît forgé sur le germanique Alf, l'elfe, l'esprit.

C'est tout auprès, à Montpellier et à Saint-Gilles, que se passe

dont le héros est Florimont, fils du duc Jean d'Orléans, lequel était frère du roi de France (comme le furent les ducs d'Orléans frère de Jean II et de Charles VI), et d'Hélène fille du duc de Bretagne. Mais j'ai hâte d'arriver à des récits où notre province tient une plus large place.

III

Partenopeus, comte d'Angieus (Anjou) et de Blois, fils de Lucrèce, sœur du roi Cloevi (Clovis), s'égare en chassant dans la forêt d'Ardenne. Etant monté sur un bateau qu'il a trouvé sur le rivage, il est conduit chez la fée Melior, reine de Besance (Byzance), dont le château est à l'embouchure de l'Oire ou de la Loire, près de Marberon, où commande le garde-côtes Ernol, l'époux de Béatris, la terreur des pirates. La fée lui fait promettre de ne pas chercher à la voir, et ils vivent heureux jusqu'à ce que le chevalier ayant par curiosité manqué à sa promesse, Melior le bannit de sa présence. Partenopeus devient fou. On le guérit, et sa dame finit par lui pardonner et l'épouser.

Dans son état actuel, ce roman me paraît une œuvre normande, il mentionne Chiereborc (Cherbourg), v. 495, comme la limite occidentale des possessions de Clovis, parle de Troisport (le Tréport), v. 1370, fait lutter le successeur de Clovis, campé à Pontoise, contre un ennemi campé à Gisors et à Chaars (v. 2076). L'œuvre ne me

l'action de l'*Escoufle*, et je serais tenté de croire que le héros s'appelait d'abord Guillaume de Montpellier, et qu'on a substitué à ce dernier nom celui de Montivilliers qui ne laisse pas de surprendre, parce que Guillaume était représenté à l'origine comme un homme du nord, un Normand.

paraît pas antérieure au second quart du XIIIe siècle, car on y trouve l'Albigeois assimilé à la forêt d'Ardenne (v. 1380), considéré par conséquent (v. 566), de même que dans *Garin de Montglane*, comme une sorte de pays païen et dangereux, les trouvères de cette époque distinguant mal les hérétiques et les infidèles. A le prendre cependant au pied de la lettre, il se passerait principalement sur les bords de la Loire (v. 1964), à Blois et Angers dont Partenopeus est seigneur (v 536), à Nantes (v. 4298), à Saint-Martin de Tours (v. 7810), et en Grèce, à Byzance dont Melior est la dame (v. 1346), à Colche (Colchos, v. 6158), à Tenedon (Ténédos, v. 7622). Le nom du héros paraît emprunté au roman de *Thèbes*. En réalité, il me paraît que le fonds du récit est celtique. Dans Partenopeus je vois une altération du nom que les Gaëls appellent Partolon et les romanciers arturiens Bertolai, et de même que Guinas le bloi des romans arturiens est souvent écrit Guinas de Blois, je lirais Partenopeus le bloi et non Partenopeus de Blois, et j'y verrais un personnage mythologique (1). Le fleuve sur lequel il navigue n'était pas à l'origine la Loire, mais l'Oire, v. 1653 et 1752, et ce ne serait autre chose que le fleuve d'or, *flumen aureum*, sur lequel circule la barque du soleil. Presque toute l'onomastique est arturienne : Sornegur, v. 2076, contre lequel lutte le successeur de Clovis, Maruc l'enchanteur, v. 5826, qui retrouve Partenopeus dans la forêt d'Ardenne où il est devenu fou, Ernol, seigneur de Marberon (2), v. 1741-42,

(1) C'est toujours ce que signifie l'épithète bloi, en celtique glas, azuré, céleste. La Bretagne bloie des romans arturiens est la Bretagne mythologique. Mythologiques aussi les cadeaux de la fée, une déesse de la nuit, le cheval noir, les lévriers noirs, etc.

(2) A rapprocher du Marbrom Dieu où *Robert le diable* va trouver

peut être rapproché de l'arturien Hervil, du germanique Gernot, et il n'est pas jusqu'à son oncle Clovis où je ne serais tenté de voir une transcription destinée à faire entrer dans le cadre de l'histoire de France un récit dont le héros était à l'origine le neveu du dieu celtique Lud (1). Gaudin le blond, qui lui succède comme comte de Blois, porte un nom arturien, déformé sous l'influence d'un nom roman (2). Les juges du tournoi où Partenopeus triomphe du soudan de Perse qui lui disputait la main de Melior, portent des noms que l'on trouve à la fois dans le cycle carlingien et dans le cycle arturien, mais qui paraissent plutôt celtiques : Corsol, Clarin, Corsable ou Corsabré, Genor (lisez Ganor), Ernaus ou Gernars de Crète (3). Le roi Arman de Ténédos, qui retient captif Partenopeus, se retrouve dans *Tristan* (4).

l'ermite chargé de lui dicter sa pénitence. On trouve ce nom écrit plus loin Marbreon et Malbreon.

(1) Cloevis et son fils Lohier jouaient dans l'épopée germanique le rôle des divinités malfaisantes contre lesquels combat le héros. Ainsi dans les *Nibelungen* Liudger de Saxe et Liudgast de Danemark ; dans *Gudrun* Ludwig de Normandie. Dans la *Plainte* le personnage s'appelle Liudiger de France.

(2) Son caractère mythologique est attesté encore par son origine, il est fils d'un sarrasin d'Espagne et s'est fait baptiser à Saint-Martin-de-Tours. Il épouse Persewis, fille du roi de Miletis, localité sans doute analogue au Carmelide des romans arturiens, le château du dieu Miletos ou Mile, facilement confondu avec la ville grecque de Milet.

(3) Deux autres, Anfors ou Ansors de Gétule (lisez Aufars et tenez compte de l'influence du nom espagnol Aufons ou Alfonse) et Gondrede ou Gondré sont plutôt des noms germaniques, v. 7342, etc, v. 8101.

(4) Citons encore parmi les noms à physionomie celtique deux Lucan ou Lugan, v. 2235, un Brunolt, v. 2183, un Marukin d'Orcanie, v. 2424, allongement de Maruc, un Heldin, v. 2175, que l'on retrouve dans Gaufroi de Monmouth, parmi les noms à physionomie

Ce qui nous intéresse le plus dans *Partenopeus*, c'est le portrait des différents habitants des provinces françaises, qui se rendent au tournoi. C'est d'abord le roi de France (v. 7254), puis le roi de Beurges (Bourges), beau (grand) chevalier et bon (beau) et surge (sorge), personnage légendaire qui symbolise le souverain de l'Aquitaine romaine, maître à la fois de la Gascogne et du Poitou.

Les Gascons et les Poitevins
Sont de bon cœur à li enclins.
Ils sont courtois et gabéeurs,
Mais tôt s'ennuient d'un seigneur.
O lui vient le roi de Bretaine,
Povre d'avoir s'il ne gaaigne.
Loyaux chevaliers sont Bretons
Et bons, mais auques sont bricons
Et fol parler sans vilanie (var. felonie).
Cil de Tors sont en leur aïe ;
Pour ce qu'ils tiennent d'un seigneur,
S'entr'aiment, si font leur honneur (1).
Delà est le roi d'Angleterre
Qui ne peut vivre un jour sans guerre,
Tant est sa terre désirée.
Ne la peut tenir sans mêlée

germanique un Bueson, un Francon, v. 8788, un Loemer de Norvège, v. 2375. Ebron, v. 8144, est un nom de l'épopée romane, comme Fabur, v. 5561, et Faburin de Guenelande, v. 2405. L'auteur affectionne beaucoup le nom de Fursin, v. 2237, 2443, 2483, 5561, ce dernier fils de Fabur et neveu de Sornegur, appelé en France Guillemot (cf. le Guillennhin roi de France du *mabinogi* de *Kuhlwch*) et baptisé sous le nom d'Anselet (peut-être Lancelot).

(1) Je ne sais à quelle époque la Touraine et la Bretagne ont pu obéir au même prince, depuis le X[e] siècle où les comtes de Blois possédèrent un moment l'une et l'autre.

Cil amenra (var. qu'il aüne) bons chevaliers,
Forts et délivres et légers,
Hardis et courageux et pros (preux),
En bataille durs et estols (var estors)
Et beaux sur toute rien vivant,
Mais trop boivent... (v. 7257-7278) (1).

Cette réputation qu'avaient au moyen âge nos Bretons d'être un peu timbrés, nous la retrouvons dans *Ipomédon.* Il s'agit ici encore d'un tournoi où se rencontrent les prétendants à la main de la fille du duc de Calabre dans la ville de Candre, capitale du duché. On y voit le roi d'Irlande et sa gent « durement hardie », l'orgueilleux souverain d'Allemagne qui ne tient compte de personne, le roi de Russie, le duc de Normandie, prince jeune et léger, dont le père est mort il n'y a pas deux mois, et sa gent « fière et esbaudie », enfin le comte de Bretaigne et ses chevaliers « moult prus (preux)»;mais non moins « légers et estous » (v.3365 et suiv.) (2). Cette réputation les poursuit encore dans

(1) *Notices et Extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale,* tome 34, 1re partie, p. 219.

(2) Ces personnages sont affublés de noms grecs, empruntés pour la plupart au roman de Thèbes, Adrastus, Amphion, Amphiorax (Amphiaraus), Antenor, Atreus, Créon, Dirceus ou Duteus, Daire, Egeon, Eurimedun, Hermogenes, Ipomedon, Ismeine ou Imeine, Ismenun ou Ismeun, Jasun, Meleager, Minos, Monesteus, Nestur, Nisus, Perseus ou Parseus, Sicanius, Thoas, Tholomeu. Jasius est une erreur de scribe. Les autres viennent des cycles arturien ou carlingien, Caeminus ou Caeninus, Candor, Drias, Leonin ou Lionin fils de l'aumacour d'Inde, Malgis. Le héros est le fils du roi de Pouille, l'héroïne, nièce par sa mère du roi de Sicile, a pour demoiselle la fille du duc de Bourgogne. Le roi de France est en guerre avec son frère le duc de Lorraine, dont les sujets sont les plus francs hommes du monde. Le roman, composé vers 1185, est l'œuvre d'un trouvère du Hereford.

une série de quolibets recueillis par Jacques de Vitry vers 1228, où on leur reproche leur légèreté (Britones leves et vagos), et où l'on tourne en dérision leur attente de la mort d'Artur (Arturi mortem eis objiciebant), attente aussi persévérante qu'infructueuse, à laquelle on trouve encore des allusions dans les lettres de Pierre de Blois (vers 1160) et dans les poésies de Rutebeuf (XIII[e] s.) (1).

IV

Hélène est un roman très chargé d'épisodes qui se sont groupés autour d'un noyau central.

Ce noyau, c'est le conte populaire de la fille qui s'enfuit pour échapper à l'amour incestueux de son père, de la méchante belle-mère qui, pendant une absence de son fils, opère une substitution de lettres pour perdre sa belle-fille, et de la femme qui recouvre par miracle les mains qu'elle avait perdues.

(1) Ces quolibets nous montrent les ridicules des différentes nations ou provinces, Anglicos potatores et caudatos, Francigenas superbos, molles et muliebriter compositos, Teutonicos furibundos et in conviviis suis obscœnos, Normannos inanes et gloriosos, Pictavos proditores et fortunæ amicos, Burgundiones brutos et stultos.

Une série de dictons recueillis à la suite de l' *Historia Britonum* de Nennius signale de même, à une époque plus reculée, la *duritia* et la *magnanimitas* des *Picti*, la *livido* et la *fidelitas* des *Scotti*, l'*ira* et l'*hospitalitas* des *Brittones*, la *stultitia* et l'*instantia* des *Saxones*, la *gula* et la *firmitas* des *Galli*. la *ferocitas* et la *fortitudo* des *Franci*, la *rapacitas* et la *communio* des *Normanni*, la *luxuria* et l'*agilitas* des *Wascani*, la *vinolentia* et l'*argutia* des *Hispani*, l'*hebetudo* des *Bavarii*, la *crudelitas* des *Huni*, l'*immunditia* des *Sabini*, la *vana gloria* et la *largitas* des *Langobardi*, la *sobrietas* des *Gothi*. la *varietas* et l'*ingenium* des *Afri*, la *levitas* et la *sagacitas* des *Caldei*, la *fallacia* et la *sapientia* des *Græci*, la *gravitas* des *Romani*. Déjà Salvien écrivait au V[e] siècle : Gothorum gens perfida, sed pudica, Alamannorum impudica, sed minus perfida, Franci mendaces, sed hospitales, Saxones crudelitate efferi, sed castitate mirandi.

La base m'en paraît être un conte mythologique, localisé de bonne heure en Angleterre, peut-être par conséquent d'origine celtique, où un roi épouse une fée qui a quitté son pays, situé à l'est, du côté du soleil levant, au delà des flots (1).

Dans une seule version de la légende elle est représentée comme la fille du roi du nord, le mythologique pays des êtres pervers dans la mythologie scandinave, assimilé par l'auteur anglais de cette version à l'Angleterre du nord, dont York est la capitale.

Dans la plupart des versions (2) l'héroïne, échappant à la fureur de sa belle-mère, se réfugie à Rome où elle est plus tard retrouvée par son mari. C'est un des épisodes de notre roman, mais ce n'est pas le seul, car l'auteur paraît avoir voulu fondre ensemble différentes rédactions du même conte. Dans l'une, la scène se passait uniquement en Grande Bretagne, comme dans la vie d'Offa, et la reine se réfugiait

> En l'île de Contasse delès un grand passage (f° 46),

ou

> Dessous la haute roche qu'on appelait Costance
> Qui a nom Ecosse, le pays de Mourance (f° 47),

et de là vient sans doute le rôle du roi d'Ecosse Amauri, qui devient l'allié de son mari, se fait baptiser, est pris

(1) Je me sers pour cette analyse des ms. Bibl. nat. fr. 12.482 (rédaction en vers) et 1489 (rédaction en prose), et pour l'étude des autres versions du conte, des analyses de M. Suchier dans son édition des œuvres poétiques de Beaumanoir.

(2) Versions 2, 3, 4, 5, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, de Suchier. Il y faut joindre *Lion de Bourges*. La version 1 est strictement localisée en Angleterre. Je ne sais s'il faut assimiler Neufchastel à Newcastle, car le Tyme sur lequel il est situé porte les marques d'une abréviation qui le rend trisyllabique et se trouve remplacé dans la prose par Londres sur Ch (er?) ime.

par les païens, crucifié et canonisé (1). Sa sœur Ludiane ou Ludiene, après la mort de son autre frère Agamar, Gama (er), Gaman (er), f° 97, roi d'Ecosse ou d'Antone, épouse Brice (2). Plus tard, ce qui correspond à une autre version du conte, l'héroïne se réfugie dans la petite Bretagne, à Nantes (f° 48), qui, dit le romancier, était encore païenne, et de là à Tours. L'auteur voulait en effet en faire la mère de saint Martin et de Brice ou Brisson qui succéda à saint Martin comme évêque de Tours. Martin et Brice sont les noms que reçoivent au baptême les fils d'Hélène, Lyon et Bras, dont le premier au moins porte le nom d'une divinité celtique, Leol ou Leon. Peut-être est-ce la ressemblance entre les noms de Bras et de Brice qui a amené cette confusion. L'auteur est d'ailleurs très friand d'étymologies hasardées : Bras est ainsi nommé parce qu'il porte au cou le bras de sa mère, Lion, parce qu'il a été enlevé par un lion, l'ermite qui recueille les enfants et qui s'appelle Felis (3) (f° 49) voit ailleurs son nom interprété par le mot feuillu (f° 47) à cause du vêtement de feuilles dont il était vêtu (4), Courtrai tire son nom de la courte taille de son premier possesseur, Josseran du jaseran où on l'a trouvé enveloppé.

Mais c'est surtout Rome qui attire l'attention de

(1) Je ne connais pas de saint Amauri dans le martyrologe. Le roman dit cependant formellement que l'on bâtit une église au lieu où il fut martyrisé. Peut-être a-t-on confondu avec saint Maurice.

(2) Les versions en prose l'appellent Gamanus, Gamaux, Gramaux, Ghamaux. Certaines transforment Hantone en Narbonne.

(3) Ne faut-il pas y reconnaître le dieu celtique Beli ou Heli dont le nom aurait été déformé sous l'influence du nom latin Felix ? M. Suchier, analysant une autre version, l'appelle Alexis. C'est le vacher Elie qui dans *Lion de Bourges* élève Olivier.

(4) De même Boulogne est censée avoir reçu son nom du roi Boullu (f° 25).

l'auteur, il y fait enterrer Hélène et le roi Henri, peut-être par suite d'une confusion avec Hélène, mère de Constantin. Dans son récit l'absence du roi est motivée, non plus par une guerre contre les Ecossais (1), mais par une expédition de secours destinée à délivrer Rome, assiégée par le roi Butor (f° 21), un nom de chef arabe que l'épopée carlingienne a recueilli. C'est de même pour secourir Rome, assiégée par Burian (f° 1) ou Bruyant (f°s 3, 7), Hertaud (f° 7) et Abel (f° 7), qu'Antoine se fait autoriser par son beau-frère le pape à épouser sa fille. C'est ainsi que la ville de Crante, Crance ou Trante (2) (f° 132), appelée Castres dans le fragment en vers publié par M. Suchier et dans la version en prose de Wauquelin, Jaffres, Gaffres, Grasse ou Graffes dans d'autres rédactions en prose, est assimilée à la ville italienne de Plaisance. C'est ainsi que le sénateur romain Josseran joue vis-à-vis du fils de Robastre de Bordeaux (3) le rôle que le sénateur Roboal joue vis-à-vis des fils de Beaflor et le sénateur Arsemius ou Arcenius (4) vis-à-vis du fils de Constance.

(1) Comme dans les versions 1, 7, 11.

(2) Le seigneur de cette ville est appelé Hertaut dans la rédaction en vers, Hurtault dans la rédaction en prose. C'est lui qui fait mourir Amauri. Hertaut et Amauri sont deux noms de l'épopée carlingienne. Il meurt subitement et a Madrican pour successeur (f° 171).

(3) Ce Robastre de Bordeaux a enlevé Plaisance, fille du roi Audemborc ou Ardembourch de Jérusalem et femme du roi Priant (Priam) d'Escalonne (Ascalon), f°s 97, 120, 121. Robastre et sa femme Plaisance sont des personnages de *Garin de Montglane.* Il devint roi de Rome, ajoute le roman, sous le nom de Costancien (rédaction en vers) ou Constant (rédaction en prose), et il est honoré comme saint à Breteuil en Beauvoisis (f° 98).

(4) M. Suchier rapproche avec raison le nom de cet Arcenius et de sa femme Hélène de celui de l'empereur Artyus et de sa femme Erayne de la version 13. L'un et l'autre me paraissent des formes défigurées de notre Antoine.

Ce Josseran sert à l'auteur pour lier son récit à l'histoire de l'évangélisation de la Gaule. Il réunit en effet à cette époque les trois auteurs principaux de ce grand événement, le pape Clément, auquel les partisans de l'apostolicité de nos églises en attribuaient l'initiative (1), l'évêque Martin et le roi Clovis. D'après lui, c'est au siège de Crante que Clovis se convertit. Josseran, fils de Constantin de Rome, est là pour servir de père à Richier, le compagnon de Flourent (f° 126), ce fils de Clovis que notre épopée appelle également Floovant, dans un poème où figure Richier, fils de Josseran (2).

On peut encore relever dans le roman les traces d'une quatrième localisation des épisodes qu'il raconte, en Amiénois, en Boulenois et en Flandre. Ce n'est pas de Constantinople qu'Hélène arrive en Angleterre, mais du port flamand de l'Ecluse où elle s'est arrêtée et d'où elle a fui pour échapper à l'amour du roi païen qui gouverne le pays (3). Henri, vainqueur du roi Boullu au pont de la Bricque ou de Bucque, fonde Notre-Dame de Boulogne et s'empare de tout le pays jusqu'à Amiens (f°s 26, 27), ses fils défendent Boulogne contre le roi Anténor de Flandre (f° 85), c'est à Amiens où ils se sont rendus, en quittant Boulogne, par Montreuil et Hesdin, que Martin donne son manteau à un pauvre. Après la conquête de Tournai par Clovis (f° 176), les rois alliés entreprennent la conversion de la Flandre;

(1) Dans la saga de *Mirman* c'est le pape Clément qui envoie saint Denis évangéliser la Gaule. Ici Clément est l'oncle d'Hélène.

(2) Certaines versions de la légende de Flore ou Florent, nom qui désigne tantôt Clovis, tantôt son fils, le rattachent à la famille de Constantin.

(3) Dans la prose (f° 4), ce roi s'appelle Bantabron; dans le poème (f° 13) Vantabron est l'ancien nom de la Flandre.

Morandin ou Moradin de Bruges, fils d'Anténor, est vaincu, pris et baptisé : ce sera Morand de Rivière ; Bervic de l'Ile (Lille) se fait également chrétien ; Malostru de Courtrai est tué ; Maloré de Cantin est vaincu (f° 191) ; Lens est fondé, etc. (1).

Une dernière modification a consisté à remplacer l'Ecosse par la Bavière, au point de vue des aventures matrimoniales des fils de Henri : leur séjour chez Gloriande, fille du roi Grabaux, Gribaux ou Grambaut (f° 57), converti par Antoine et devenu ermite sous le nom de S. Loys, me paraît être un doublet des exploits de Brice chez la sœur de Gamaux d'Ecosse, et comme il épouse Ludiane, Gloriande est obligée de se contenter pour époux du comte de Glocester (2). Le pays de l'est a ici encore remplacé le pays du nord.

Si maintenant l'on compare entre elles les différentes versions du conte, il me semble que l'on peut se rendre compte de son évolution. Il s'agit primitivement d'un conte celtique, dont l'héroïne, la déesse celtique Helena, fille du dieu celtique dont le nom est devenu Antoine d'Antone (3), épouse une divinité successivement identifiée à Offa de Westanglie, nom qui

(1) Lille était alors simplement un château dans la forêt du Bure : mais la ville n'existait pas encore : Lille et Gand ont été bâtis par le comte Landri. Aras (Arras) portait alors le nom de Noble.

(2) Ce comte de Glocester, qui devient souverain de l'Angleterre, me paraît le dieu Glevos (Llew) dont on a fait le fondateur de Glevo castrum ou Glocester.

(3) L'Artyus de la version anglaise, l'Aliermus ou Aleaume roi de France d'un autre récit, sont des variantes d'Antoine. Les noms de Telion et de Julien qu'il porte ailleurs sont des variantes du nom divin celtique Heli. Celui de Tiberie Constantin peut venir simplement d'une erreur historique, mais il ne faut pas oublier le Lucius Tiberius de Gaufroi de Monmouth qui paraît bien mythologique (peut-être Heber) et le Tiber de *Ponthus*.

peut désigner la Mercie, ou le souverain du pays de l'ouest, par opposition au pays de l'est, dont vient l'héroïne, à Alle de Northumberland, pays réel auquel on identifie le mythologique pays du nord où est censé se passer l'histoire, au roi danois de Northumberland Anlaf, au roi Henri d'Angleterre (1), au roi d'Ecosse. Un de ses fils, dont le nom a été assimilé à celui de Brice, épousait la fille, Ludiane ou Gloriande, noms forgés sur ceux des dieux celtiques Lud et Lary, de Gramaux qui devenait ermite sous le nom de Loys, forme christianisée du nom divin celtique Llew, et, comme seigneur de Glocester, régnait sur l'Angleterre, c'est-à-dire sur le pays du dieu Glevos ou Llew.

La confusion de la déesse Hélène avec la mère de Constantin amena un changement dans l'histoire, d'autant plus aisé à comprendre qu'il était facile d'identifier Constantinople avec le pays oriental dont était censée venir l'héroïne. De plus Anlaf avait épousé une fille du roi Constantin d'Ecosse. De là vient Hélène, fille de l'empereur de Constantinople, morte et enterrée à Rome avec son mari : de là dans la version de Trivet, Constance, fille de l'empereur Tiberie Constantin, personnage du VI[e] siècle, femme du roi Alle de Northumbrie, mère de l'empereur Maurice (2) qui succéda à Tibère, enterrée à Rome avec son père, pendant que son mari repose au château blanc mythologique, assimilé à Winchester comme dans les romans de la Table ronde, et que le sénéchal Elda ou Olda, transformation germa-

(1) A cause des trois rois de ce nom aux XII[e] et XIII[e] siècles.

(2) Ce Maurice est notre Amauri et l'un et l'autre ne sont que des adaptations d'un nom divin celtique. Amauri est canonisé, de même Antoine, comme Gribaux devenu saint Louis et Robastre saint Constantin.

nique du dieu celtique Héli devenu ailleurs l'ermite Félis, est enterré dans la localité mythologique dont le nom ressemblait assez à celui de la ville de Tours pour pouvoir lui être assimilé.

La version allemande se laisse également ramener au thème mythologique celtique. Mai de Meienland, neveu du roi de Castille, qui habite par conséquent l'Iberie ou le pays de l'ouest, fils d'Eliacha de Claremont, l'Elioxe de nos chansons de geste, forme féminine du nom divin Heli, qui habite le pays de la lumière, épouse la fille de l'empereur de Rome, c'est-à-dire du pays oriental, Telion, lisez Heli. Son ennemi Cobar de Marsilis n'est autre que le Gombaud ou Gombert de Gaufroi de Monmouth, roi du pays de la mort (Marth) que l'on a tout naturellement identifié à Marseille, dans un récit où le héros était censé proche voisin de l'Espagne. Ainsi s'explique-t-on dans une autre version l'introduction de Pierre de Provence.

Le pays de l'est est ainsi devenu successivement l'empire romain, l'empire grec de Constantinople, la Hongrie, la Bavière, la Russie, Cypre, ou simplement la France. Parfois on a voulu expliquer par ce mariage les possessions des rois d'Angleterre sur le continent, et on a fait l'héroïne fille du comte d'Anjou ou du duc de Guyenne. Certains auteurs ont renversé les rôles et fait épouser au roi de France la fille du roi d'Angleterre. D'autres ont voulu rapprocher de l'Orient le pays où elle se marie, et lui ont fait épouser un roi de Grèce ou un comte de Grèce, d'autres, pour la rapprocher de Rome, y ont amené le comte Pierre de Provence, un roi d'Espagne, un roi de Galice. Le comte de Bourges dont l'auteur de la *comtesse d'Anjou* a fait le mari de son héroïne, est en réalité le possesseur du mythologique Berri,

la terre déserte des romans de la Table ronde. Ce roman, qui localise strictement l'action en France, la fait nièce de l'évêque d'Orléans, dans *Hélène* elle est nièce du pape (1). Ainsi se retrouvent d'une version à l'autre des traits épars qui permettent d'en reconstituer l'ensemble (2).

V

Le roman de *Mélusine*, composé de 1387 à 1393 par Jean d'Arras pour la duchesse Yolande de Bar, renferme des éléments mythologiques empruntés à la mythologie celtique, dont j'imagine que Mellusine ou Merlusine était une des personnalités. Le nom me paraît en effet un allongement de celui de Merlin ou Mellin qui, comme la fée du roman, fut à la fois un prophète et un bâtisseur. Mélusine, ainsi que ses sœurs Melior (3) et Palatine ou Palestine, est la fille du roi d'Albanie ou d'Ybernie Elinas (4) et de la fée Pressine ou Presine. Ce nom d'Elinas, que j'ai signalé si fréquemment dans l'épopée romane, n'est autre que celui du dieu celtique que Gaufroi de Monmouth appelle indifféremment Beli où Heli, le transformant en roi de Bretagne. Il meurt dans la montagne de Brumbelioys qui porte son nom, légèrement défiguré, et qui est située en Nor-

(1) Dans la version rimée elle est sa petite-nièce, fille d'Antoine et petite-fille d'un certain Richier que nos romanciers plaçaient assez volontiers sur le trône de Constantinople.

(2) L'héroïne de l'une des versions, Emaré, reine de Galice (Suchier) ou de Galles (Ward), est représentée comme la mère du héros mythologique arturien Sagremor.

(3) Ce nom se retrouve dans *Partenopeus* et *Guillaume de Palerne*.

(4) Coudrette, qui a versifié le roman, l'appelle Elimas. La variante Thians de la p. 21 de Jean d'Arras est une faute de copiste.

thumberland, dans ce mythologique pays du nord, pays des ténèbres où meurt le soleil, identifié par les trouvères anglo-normands avec le nord de leur île. Sa femme se retire sur le mont Elineos dans l'île d'Avalon ou île perdue, que le versificateur Coudrette ne distingue pas du Northumberland (1), ce qui prouve bien le caractère mythologique du récit.

Le nom de Merlusine a été interprété par les trouvères du moyen-âge comme s'il signifiait la mère Luse ou la mère Lusine, et de là est venue la croyance qui en fait la mère des Lusignan et des Luxembourg. C'est à l'histoire de ces deux familles qu'est consacré le roman.

Trois éléments s'y trouvent mêlés : 1° une biographie légendaire des Lusignan, Huon IX, appelé ici Odon, qui devint comte de la Marche en 1199 et transmit ce comté à sa postérité qui le conserva jusqu'en 1308, Guion qui devint roi comme dans le roman en épousant l'héritière d'un royaume, mais qui le fut de Jérusalem (1185-94) et non d'Arménie (2), Aimeri ou Amauri, qui reçoit le nom celtique d'Urian (3), épousa la fille du roi de Jérusalem et non du roi de Cypre, et devint roi de Cypre (1194-1205) (4), Jofroi qui vint postérieure-

(1) P. 223. Elimas a pour fils Mathathas ou Nathas (Jean d'Arras, p. 15 et 20), peut-être analogue au Mathan des romans arturiens, époux de Dioris et père du célèbre Florimont

(2) Il y a là une confusion entre le roi Guion de Jérusalem, et Guion de Lusignan neveu du roi Henri II de Cypre, qui fut en réalité le premier Lusignan roi d'Arménie, son frère Jean, qui en 1342 avait épousé l'héritière, n'ayant fait que passer sur le trône. La perte de l'Arménie par Léon VI de Lusignan, auquel le général du soudan d'Egypte l'enleva en 1375, est rattachée par le romancier à une outrecuidance fabuleuse d'un roi d'Arménie.

(3) Urian est appelé une fois par erreur Brien par Coudrette, p. 62.

(4) Le roi de Cypre, père d'Ermine, et le roi d'Arménie père de Florie (on attendrait plutôt le contraire), sont frères et ont épousé

ment au secours de ses frères, et eut avec l'abbaye de Maillezais de violents démêlés. Ceux-ci ne firent que s'accroître sous son fils, appelé comme lui Jofroi, qui, confondu avec son père, a formé le Jofroi du roman, destructeur, puis reconstructeur de l'abbaye où il fut enterré. Tiéri, souche des seigneurs de Parthenay, est représenté comme un frère de Jofroi. En réalité, ils descendent des Lusignan par les femmes, Huon de Parthenay ayant épousé la petite-fille du premier Jofroi, nièce du second. En revanche les Pembroke, qui sont censés descendre des Lusignan par les femmes, ont pour ancêtre un fils de Huon X, donc un petit neveu de Guion et de Jofroi. Les villes dont le roman attribue la fondation à Mélusine, Lusignan dans la forêt de Colombiers, Melle, Niort, Saint-Maixent, Vouvant, Mervent (1),

les filles du roi de Mallogre (et non Mallègre, comme a imprimé l'éditeur), c'est-à-dire de Majorque, qui forma de 1262 à 1343 un état indépendant. Il y a peut-être là une allusion au mariage de la fille de Huon IV de Lusignan avec l'Infant de Majorque, frère du dernier roi. Jean d'Arras donne pour fils à Urien un Henri qui est sans doute l'un des deux rois de Cypre de ce nom (1218-53, 1286-1324). Coudrette lui substitue Griffon qui acquitta le pas de Colcos, fut prince de Morée et conquit Triple et Jafe (p. 80 et 81), allusion possible à l'infant Fernand de Majorque, prince de Morée et seigneur de Matagriffon, tué en 1316.

Après s'être embarqués à la Rochelle, les deux frères font escale à Rhodes, passent l'île de Coles, débarquent à Limassol (Limisso) et délivrent Famagouste assiégée par le soudan de Damas. Une seconde attaque est dirigée par le calife de Baudas (Bagdad), l'émir de Cordes (Cordoue), Brandimont de Tarse, ville retombée en 1375 aux mains des Sarrasins. Anténor d'Antioche, reprise par eux en 1269, le soudan de Barbarie, Gallofrin de Damiette, etc. Jofroi étant venu rejoindre ses frères, on s'empare de Jafe (Jaffa), dont Jofroi fut comte après Guion, de Barut prise plus tard par Aimeri, et le roi de Damas, vaincu sous les murs de sa capitale, se reconnaît tributaire.

(1) Souvent écrit Marment ou Merment.

Parthenay, le pont de Niort (1), sont localités poitevines, et l'auteur de la famille nous est représenté comme fils d'une sœur du comte de Poitiers (2).

2° Ce récit qui a pour noyau une histoire légendaire des exploits en Orient des trois frères Lusignan, paraît s'être greffé sur un autre où les Lusignan n'avaient primitivement rien à voir. Guion et Jofroi portent seuls des noms de la famille, où l'on ne trouve ni Odon, ni Tiéri, ni Fromond, ni Raimond, ni Urien. Ce dernier nom est évidemment celtique et se rapporte à un état antérieur de la légende. Il n'y a aucune trace de parenté entre les comtes de Forez et les sires de Lusignan, tandis que le mari de Mélusine, Raimond, est représenté comme frère du comte de Forez, et que son fils Raimond devient comte de Forez après la mort de son oncle (3). Il n'y a pas de comte de Forez du nom de Raimond (4). Il n'a pas existé davantage de comte de Poitiers du nom d'Aimeri (5). Tout ceci semble donc

(1) Peut-être aussi la Rochelle, Coudrette, p. 189. Ajoutez la mention du seigneur d'Argenton, de Notre-Dame de Poitiers où est enterré le comte, de Saint-Hilaire de Poitiers, de l'abbaye de Moutiers (sans doute Montierneuf).

(2) Dans Coudrette il est simplement son cousin.

(3) Celui-ci aurait été tué au château de Jalensi, aujourd'hui Marcilli près Montbrison.

(4) Je ne connais en ce pays que des Guillaume, des Ertaud et des Giraud, puis après le passage du comté dans une maison qui paraît celle des dauphins de Viennois, deux Guigues.

(5) Cet Aimeri fut, nous dit-on, père de Bertrand, que Coudrette appelle par erreur Ydon, p. 34, et de Blanche, et grand-père de saint Guillaume l'ermite, fondateur des Blancs Manteaux. Ce dernier n'est autre que saint Guillaume de Maleval, mais on l'a confondu avec saint Guillaume de Gellone, que la tradition épique faisait fils et non petit-fils d'Aimeri de Narbonne. Il est évident qu'il y a là contamination entre deux légendes distinctes. Le nom d'Aimeri a d'ailleurs été porté dans la famille Lusignan.

indiquer l'existence d'une version antérieure, et je serais porté à la croire bretonne, étant donnés les éléments celtiques qu'elle renferme ; la contamination des deux légendes se serait opérée par suite des alliances bretonnes des Lusignan, Huon XI ayant épousé Yolande de Bretagne, fille du duc Pierre, sa sœur Marguerite Jofroi de Châteaubriant et son fils Huon XII Jeanne de Fougères (1).

En tout cas, une partie du récit est censée se passer en Bretagne. Raimond, l'époux de Mélusine, est le fils d'un noble de la brute Bretagne, Hervieu ou Henri (2) de Léon qui, ayant eu querelle avec le neveu du roi des Bretons, l'avait tué et s'était retiré en Forests (3). Cet Henri avait un frère, Alain, seigneur de Queméguigant (Guémené-Guingamp), lequel avait deux fils, Alain et Henri. L'instigateur de la querelle était un certain Josselin du Pont qui s'était fait donner le comté de Léon et dont le fils, pour cette raison, s'appelait Olivier du Pont de Léon (4).

Peu de temps après son mariage avec Mélusine, Raimond se décida à aller réclamer son héritage de Bretagne, qui comprenait entre autres terres Pointièvre (5) (Penthièvre) et Guérande ; il se fait reconnaître

(1) Ce mariage est symbolisé dans Coudrette par le mariage de Tiéri en Bretagne, p. 252

(2) Hervieu est la leçon du ms. Bibl. nat. fr. 1482, f° 106, Henri celle de l'imprimé.

(3) N'y a-t-il pas une confusion entre le nom commun *forêt* et le nom propre *Forez*. L'ancêtre des comtes d'Anjou était de même, d'après la légende, un Breton qui, banni par le roi du pays, s'était retiré dans les forêts.

(4) Le ms. fr. 1482 écrit Olivier de Pontlelio.

(5) C'est la leçon du ms. Bibl. nat. 1482, f° 21. L'imprimé donne Penicense.

de son oncle Alain, défie Olivier du Pont et en triomphe en champ clos à Nantes devant le roi. Josselin et Olivier sont pendus. Le châtelain de Derval (1), neveu de Josselin, tend un guet-apens à Raimond près de la forêt de Guérande : il est vaincu, pris, conduit à Vannes devant le roi, condamné à mort et pendu à Nantes. En reconnaissance Alain et Henri fondent le prieuré de la Trinité aux environs de Sussinio (2).

Plus tard Jofroi revient en Bretagne où il triomphe du géant Gaidon ou Guédon, qui, retranché dans sa tour de Monjouet en Guérande, désolait le pays depuis Guérande jusqu'à la Rochelle, et fait planter sa tête sur les murs de la Rochelle, continuant ainsi une tradition de famille, puisque l'aïeul du géant avait péri dans le comté de Penthièvre sous les coups du père de Raimond Il réprime ensuite la révolte des trois frères Claude, Guion et Clarenbaud de Sion qui s'étaient insurgés en Irlande contre son père, il s'en empare et les fait pendre, mais pardonne à leur cousin Garnier ou Guérin de Valbruiant et à son neveu Girard de Montfrin, qui n'ont pas encore faussé leur foi.

On pourrait trouver dans l'histoire des traces d'événements analogues à ceux de notre récit, mais non pas toutefois complètement identiques. A l'extinction de la branche aînée des Lusignan en 1308, le roi de France Philippe IV confisqua leurs biens de Bretagne, mais il s'agissait du Porhoët. En 1214 Henri, fils du comte Alain de Penthièvre, fut dépouillé de son comté par le duc Pierre de Bretagne. Alain de Rohan racheta en

(1) Darval, p. 103. Le nom est écrit Arval, p. 101.

(2) Le ms. Bibl. nat. fr. 1482, f° 23, porte Sensilio au lieu du Stouriou de l'imprimé, p. 83, qui plus loin donne une meilleure forme, Sussinnou.

1377 Guémené-Guingamp, ancien démembrement de sa seigneurie de Rohan, et ce même Alain épousa précisément l'héritière d'Hervé de Léon. Derval, Sion et un Guémené-Penfao que l'auteur a pu confondre avec Guémené-Guingamp, sont des localités de l'arrondissement actuel de Châteaubriant, assez peu éloignées de Guérande ; si l'auteur place Sion en Irlande, on peut dire que c'est parce que, depuis les romans de la Table Ronde, on confondait volontiers entre eux les différents pays celtiques, la Bretagne, l'Irlande, l'Ecosse ou pays au nord de l'Humber, et ce qui tendrait à le prouver dans le cas présent, c'est que les trois expéditions dans ces trois pays contre Gaidon, Grimaud et les seigneurs de Sion semblent empreints d'une sorte de caractère parallélique. Enfin il a existé au XII[e] siècle, dans ce même pays de Châteaubriant et de Saint-Nazaire, un Olivier de Pont ou de Pontchâteau très mal famé dont le souvenir a pu avoir quelque influence sur le traître Olivier de notre roman (1).

Et cependant je crois plutôt que là encore ces traits d'histoire ou de géographie réelle ne sont que des déformations d'éléments mythologiques primitifs. Alain est dans les romans de la Table Ronde le nom d'un personnage divin, le roi du Graal, oncle de Perceval. Penthièvre, comme plus haut Poitou, ne sont que deux variantes d'un terme mythologique qui paraissait ressembler au nom de ces deux pays, et que l'on identifiai alternativement avec l'un ou avec l'autre, suivant qu'on voulait rattacher l'histoire aux Lusignan du Poitou, ou qu'obligé de la localiser partiellement en Bretagne, on cherchait dans cette province une région dont le

(1) Les Trinitaires de Sarzeau furent fondés en 1341, dit Ogée, par le comte Jean de Montfort.

nom se rapprochait du mot Poitou. Guérande n'était pas à l'origine la coquette petite ville qu'admirent les touristes, c'était au sens étymologique du mot gaulois, Icoranda, devenu ailleurs sur le sol gaulois Eygurande ou Ingrande, la marche, le pays frontière, celui qui limite notre monde et dans lequel habitent tout naturellement les géants et les êtres malfaisants de toute espèce.

3° A ce roman un auteur du XIVe siècle, probablement Jean d'Arras (1), en ajouta un autre, où il calqua sur les aventures d'Urien et de Guion de Lusignan celles de Regnault et d'Antoine de Luxembourg, deux personnages qui ne figuraient pas originairement parmi les enfants de Mélusine, puisqu'ils en porteraient le nombre à dix, tandis que le roman le fixe à huit, tout en contredisant ce chiffre par son énumération. Il s'agissait d'expliquer comment les deux frères Charles († 1378) et Venceslas († 1383) étaient, l'un roi de Bohême, l'autre comte puis en 1354 duc de Luxembourg, avoué d'Alsace et duc de Lothier. Pour cela il plaça à la même époque le mariage de 1214 qui fit entrer le Luxembourg dans la maison de Limbourg et celui de 1311 qui lui apporta la Bohême, et supposa un Antoine et un Regnault de Lusignan s'acheminant, par Mirabel (Mirebeau), Dan ou Dam (Dun) sur Meuse et Virton, sur Luxembourg où Christienne (Christine), héritière d'Asselin, est assiégée par le roi d'Aussai Alsace) qui veut l'épouser. Celui-ci est battu et pris et Antoine épouse Christine. Mais le roi d'Aussai a un frère, Fedric

(1) Les Luxembourg et les Bar étaient alliés, Henri Ier de Luxembourg épousa en 1240 Marguerite de Bar, la duchesse Marie était petite-fille de Bonne de Luxembourg et Bonne de Bar épousa un Luxembourg-Ligni.

de Bohême, allusion à la fraternité du roi Charles de Bohême et de Venceslas, avoué d'Alsace, et ce frère est assiégé dans Prague par Zelodus de Craco, allusion aux guerres entre Polonais et Bohémiens, par exemple aux victoires de Venceslas de Bohême en 1300 sur Uladislas IV de Pologne. Antoine laisse le Luxembourg à la garde du seigneur d'Argenton, et par Aix et Cologne les deux frères s'acheminent vers Prague, rejoints en route par un nouvel allié, Odon de Bavière, cousin du roi de Bohême (1). Ils mettent les Polonais en déroute et Regnault épouse Aiglentine fille du roi Fedric. Il en eut Oliphart qui conquit la Suède, la Norvège et le Danemark, avec la basse marche de Hollande et de Zélande, personnage dans lequel je vois un des nombreux Olaf de l'histoire des pays scandinaves (2), la Hollande et la Zélande étant la transcription des îles d'Oland et de Seeland, moins connues des romanciers français que ces contrées limitrophes de la Flandre, possédées de 1229 à 1433 par des princes de Hainau, puis de Bavière.

Plus tard, Antoine a maille à partir avec le duc d'Autriche, le comte de Fribourg en Suisse et le comte de Soleure (3), qui assiègent le roi d'Aussai dans Porentrui près de Bâle (4). Il fait appel à ses frères restés en pays poitevin. Ceux-ci se mettent en marche, traversent Bonneval, où le comte de la Marche reçoit la soumission du comte de Vendôme, allusion à l'union des deux comtés en 1373, Durres (Dun) sur Meuse, rejoignent

(1) Allusion aux nombreuses alliances des Bavière et des Luxembourg.

(2) Son père Regnault serait alors un des Regnald dont le nom a été fréquemment substitué dans les récits scandinaves à celui du mythologique Regin.

(3) Et non Salerne, comme porte l'imprimé.

(4) Et non Labbe, comme porte l'imprimé.

Antoine à Luxembourg, s'emparent de Fribourg, et sous les murs de Porentrui font le duc d'Autriche prisonnier, allusion à la bataille d'Ampfingen (1322) où Jean de Luxembourg aida l'empereur Louis de Bavière à se rendre maître de la personne de Frédéric d'Autriche. Le roi d'Aussai, personnage de l'épopée carlingienne, symbolise ici le suzerain des fiefs autrichiens d'Alsace. Les deux fils d'Antoine, Bertrand et Lothier ou Lohier, figurent les deux titres d'avoué d'Alsace et de duc de Lothier portés par Venceslas de Luxembourg ; le premier épouse Mellidée ou Melitée, fille du roi d'Aussai, le second bâtit le pont de Mézières (1).

Tous ces noms, Fedric, Asselin, Antoine, Regnault, Odon, Bertrand, Lothier, Christienne, Aiglentine sont des noms courants dans la production romanesque du XIVe siècle (2), et je ne crois pas que l'auteur ait eu en vue le roi Frédéric de Bohême (1178-90), Antoine de Bourgogne, gendre de Valeran III de Luxembourg, Regnault de Gueldre ou Oton II de Bavière (1231-53).

VI

Le roman de *Ponthus* est, par le lieu de la scène et par le nom des personnages, le plus breton de nos romans d'aventures (3).

(1) Coudrette ajoute I moy, lisez I voy.

(2) Fedri et Asselin se trouvent par exemple dans *Huon Capet*.

(3) Je le cite de préférence d'après le ms. Bibl. nat. fr. 1486, (A). J'en ai collationné le texte, en ce qui regarde les noms propres avec les ms. Bibl. nat. fr. 1487, papier, écrit en 1462 (B), 12.579, papier, XVe siècle, (C) 15.219, papier, XVe s. (G), avec l'imprimé de Nicolas Chrestien, vers 1550, Bibl. nat. Rés. 12 567 (E), avec les ms. d'Oxford et de Cambridge (R, H, F,) et l'imprimé d'Ortuin (O), cités par M. Mather dans son édition du *Ponthus* anglais, Baltimore, 1897, et avec cette traduction anglaise (D et W).

Il y avait une fois en Orient un soudan de Babylone (1) qui avait quatre fils. Désirant assurer à son fils aîné la paisible possession de ses Etats, il donna à chacun des trois autres une armée de 30.000 hommes payée pendant trois ans et les envoya à la conquête des pays chrétiens. L'un, Broadas (2), se dirigea vers l'Espagne et vint débarquer à la Corogne (3) en Galice où régnait le roi Tiber (4) dont la femme était sœur du roi d'Aragon. Déguisant une partie de ses matelots en marchands cypriotes, vendeurs d'épices, de draps d'or et de soie, il se fait ouvrir par cette ruse les portes de la ville, s'en empare et tue le roi. La reine se sauve dans les bois. Son fils Ponthus(5) est caché avec treize enfants de la noblesse par leur précepteur, le prêtre Denis, mais mourant de faim dans cette retraite, ils en sortent au bout de deux jours et sont faits prisonniers. Le soudan les somme de renier la foi chrétienne, ils refusent. Le soudan les condamne à mort. Un chevalier espagnol, Patrice, qui avait abjuré par peur, mais qui restait chrétien au fond de l'âme, demande à être chargé de l'exécution et les fait embarquer secrètement pendant la nuit. Il se vante ensuite au soudan de les avoir exposés dans un bateau percé et sans vivres, capte ainsi sa confiance, se fait nommer sénéchal du pays et en

(1) Le roman ne dit pas s'il s'agit de Babylone d'Egypte (Le Caire) ou de Babylone de Perse (Bagdad).

(2) A, W. Var. Bourradas (C), Brodas (V).

(3) Coullongne P. la Quillonie B.

(4) A, V ; Thibour ou Tybour B, C, P, Thibor D, Tiburt en allemand.

(5) Le prénom a été porté au XVe siècle par un petit-fils du chevalier de la Tour Landry, au XVIe siècle par l'évêque poète Ponthus de Thiard et le capitaine languedocien Pontus de la Gardie. Il y a en Plonéour-Trez un port de Pontusval.

profite pour retirer de prison le frère du roi, le comte d'Asturies, dont le fils Polides était parmi les compagnons de Ponthus : il lui persuade d'abjurer de bouche et tous deux obtiennent que, moyennant le payement d'un tribut, les chrétiens du pays auront la vie sauve.

Cependant la tempête jette les enfants sur la côte d'Armorique (1) ou de petite Bretagne. Leur esquif est jeté entre deux roches qui l'arrêtent court et sur lesquelles ils se hâtent de se réfugier, aux environs de la forêt de Susinio (2) où il y avait une abbaye (3).

Le sénéchal du roi de Bretagne, Herlant, chassait ce jour-là en forêt. Il aperçoit les enfants, va à eux, les conduit en terre ferme et les interroge. L'un d'eux, Béral (4), lui raconte leur histoire, et le sénéchal, ému de pitié, les conduit à Vannes (5, à la cour du roi son maître. Ce prince, prud'homme et loyal, mais fort âgé, nommé Huguet (6), avait épousé la sœur du duc de Normandie; sa femme était devenue tellement goutteuse qu'elle ne pouvait se bouger et qu'il fallait quelqu'un pour la remuer (7) ; il n'avait qu'une fille unique, Sidoine (8), modèle de toutes les vertus.

(1) D'après V. A a Morique, W Morygne, P Morgue, R Mongrant.

(2) A, R. V a Susteny, W Suffone, C et D Susiniou, Susimiou, Surismou, P Sulino.

(3) Sans doute l'abbaye de Saint-Gildas de Ruys. Ce trait manque dans V.

(4) D'après P. Barart C et D, Viceat V, Werrac W, A et B ne lui donnent pas de nom.

(5) Vannes s'écrivant alors Vennes, B l'a confondu avec Rennes.

(6) Hugues C et D, Huguell V, Hyel ou Hoyel B, qui l'a confondu avec Hoël de Bretagne des romans de la Table Ronde.

(7) Le texte porte « elle ne se pouvait bouger qu'on (ou qui) ne a tournât (ou ne la remuât en tournant) ». Cette phrase manque dans plusieurs versions.

(8) Ce mot veut dire la sidonnienne au sens de l'étrangère, comme Suliane, la Syrienne, Roxelane ou Rosiane, la Russe, etc.

Le roi de Bretagne fut très affligé du triste sort de la Galice. Il se souvenait que le roi Tiber lui avait fait moult de bien et d'honneur quand il avait été guerroyer en Espagne avec le roi de France contre les Sarrasins. Et c'est pour nous autres Bretons, ajoute-t-il, un événement encore plus fâcheux, car nous avions l'habitude d'y vendre nos blés et de les échanger contre leurs bons vins (1).

Le roi confia l'éducation de Ponthus à Herlant, celle de Polides au sire de Laval (2).

Sous la direction de cet habile précepteur, Ponthus ne tarda pas à offrir le modèle de toutes les perfections chevaleresques. Il était très dévot; sitôt levé, il se lavait les mains, récitait ses prières, allait entendre la messe, et ne voulait rien boire ni manger qu'il n'eût accompli tous ses devoirs religieux. Il était très charitable et donnait en secret aux pauvres du peu qu'il avait. Il ne jurait pas et ne s'exclamait jamais autrement que « Vraiment » ou « Dieu m'aide ». Il ne disait jamais de mal de personne, et, quand la conversation tournait à la médisance, il y coupait court aussitôt. Il était très poli et saluait tout le monde; quand il jouait à la paume, il faisait également bon visage, qu'il gagnât ou qu'il perdît; si on se comportait mal envers lui, il le faisait remarquer en termes modérés, et nul ne pouvait le mettre en colère.

Au bout de trois ans, le sénéchal le ramena à Vannes (3) pour la Pentecôte. Sidoine en avait déjà entendu parler,

(1) B ajoute aux blés de Bretagne les bacons du même pays (c'est le lard) et parle en plus de leurs vins « du fer qu'ils amenaient à notre marché de deçà ».

(2) D'après B, P, V. A écrit le sire de Lain.

(3) Rennes, B, C.

elle le fit venir, le fit chanter et danser devant elle et le trouva charmant; lui de son côté laissa doucement aller son cœur à cet amour.

Cependant le second fils du soudan, Carados (1), avait débarqué en Bretagne et établi son camp à Brest (2). Il envoya un chevalier sommer le roi de se convertir à la foi musulmane, Ponthus le défia en champ clos. Le roi l'arma chevalier, et l'enfant triompha du géant, il lui trancha la tête et la fit porter à Carados par les deux écuyers du mort.

Aussitôt le roi convoque dans les provinces voisines tout ce qu'il pouvait avoir d'amis. Il envoie prévenir en Normandie le vicomte d'Avranches (3), le comte de Mortain (4), Jean Painel (5), dans le Maine le comte du Maine (6), les sires de Laval (7), de Doucelles (8), et de Sillé (9), en Anjou, où le comte (10) était mort, laissant sa femme veuve et un fils âgé de dix ans (11), Paien de

(1) C'est le géant Carados des romans de la Table Ronde. Carodes A, Caradas D, Carados, R, W, Carodas V.

(2) V dit l'île de Brest.

(3) Avrenches A et B, Evrenches B et D, Avrences et Averenses, V.

(4) Mautaing ou Mortaing A, Mortaing D, Mortaigne P, Morteyne V.

(5) Painel ou Peinel A, Paynel ou Paynell W, Pronel P, Parnel B, Peonny, Panell et Pamell V, Pennel D.

(6) Manque dans B et D.

(7) M. dans B.

(8) Canton de Beaumont près Mamers (Sarthe). Var. Doncholles C, d'Oulchelles D, d'Oucelles P, Dounelles V. Plus loin Ousselles A.

(9) Sans doute Sillé le Guillaume, arr. du Mans. Cillié A, Sicile D, Sylle V, dédoublé par B en Loys de Secile et le sire de Sablé. Plus loin Cecile P. Plus loin Hamelin A, Henlin B, Amelin C, Avelin D de Scillé A, Sully B C, Sailly D, Syllé R et W. Plus loin Meri de Sillé A, Maury de Cecile B, Martin de Sillés D.

(10) V l'appelle duc d'Anjou.

(11) D'après B, R, W, deux ans d'après A, D, m. dans V.

Château Gontier (1), Guillaume des Roches (2), Bertran de Doué (3), Landry de la Tour, les sires de Montejehan et de Maulevrier (4), en Poitou, dont le comte était parti pour Rome, Geoffroy de Lusignan, Leonel de Mauléon (5) et Henry de la Marche. Au bout de quinze jours toutes les forces chrétiennes se trouvent concentrées à Vannes et par Quimper Corentin (6) s'acheminent vers Saint Mahé (7) près de Brest où était l'armée ennemie qui mettait à destruction tout le pays, précédées d'une avant-garde de 4000 chevaucheurs qui éclairaient sa marche. Près de Quimper on eut une alerte et l'on se mit en ordre de bataille. Les Bretons forment le second corps où se trouve le roi, auquel à cause de son grand âge, on donne pour gouverneurs, des Bretons Bretonnants (8), le vicomte de Léon (9), le sire de Laval et le

(1) Parent de Chausteau Gunter B, Pain de Chateau Gaultier P, Payne de Chateau Gontyer W, Payen R, Paon O. Plus loin Girard A, Girardin C, Cardin D, de Chateau Gontier ou Chateau Gauter A, P. Plus loin encore Giraut A.

(2) Les mss l'appellent Guillaume de Roches. C'est le fameux sénéchal d'Anjou, contemporain de Philippe Auguste.

(3) Breton de Doé A, le sire de Douué B, Bertran de Doué C, Brun de Doué D, Briault de Douay P, Bortane de Doune K, Bertame de Doke, V. Parfois dédoublé en un sire de Douay et un de Douné, W.

(4) Le ms. A qui est seul à le mentionner écrit Maulevrer. Plus loin P écrit Melevrier, W Melcurier.

(5) Larmel ou Lermel de Mauléon A, Leoncel de Monleon B, plus loin Maléon, Lyonnel de Mâcon C, D, Leoncel de Monlleon P, Lernel de la Mavelyon V, plus loin Leonell et Lancel de la Maléon.

(6) Simplement Colentin dans P.

(7) D'après A qui donne S. Matheu, V. donne S. Malewe, P. S. Malo.

(8) Ces mots manquent dans la plupart des ms. Ils sont dans P, R et W.

(9) A dit de Lion.

sire de Dinan (1), et des Gallos (2) Guy de Vitré (3), Roland de Dol (4) et Rogier de Rougé (5). Les Normands du vicomte d'Avranches et du comte de Mortain paraissent composer l'avant-garde, avec Ponthus et Herlant. Le troisième corps comprend les Manceaux du comte du Mans, les Angevins ou Hérupois de Guillaume des Roches et Landry de la Tour, et sans doute les Tourangeaux des sires de Baussay, de Maillé et de la Haie (6).

Enfin les Poitevins du quatrième corps obéissent à Lusignan et à Mauléon (7).

Tout étant réglé de la sorte, chaque moitié de l'armée veille à tour de rôle pendant que dort l'autre moitié.

(1) Le sire de Dynaux ne figure que dans W et P.

(2) D'après R. et W. Galois B, Gallois P, de Galice V.

(3) P l'appelle Edmond de Vitry, A de Nice, B de Valtroy, D de Victry ou Victré. C'est depuis 1251 le nom de tous les sires de Laval-Vitré.

(4) Doues B, Raoul de Dol C, Doul P, Dole V, Dueil W.

(5) D'après W et R, Rogier de la Roche B et V, Regnier de Houldres C, Regnier de Hongrie D, Ogier P, aliàs Rogier de Roge A, de Loges V.

(6) Je suis ici P, la phrase manque dans A, B, C, V. D écrit Houssay et Malestrac qui envahi (dans P. Richard de) la Hare.

(7) Il est très difficile, dans les renseignements contradictoires et confus des manuscrits, de démêler l'ordre exact des batailles. J'ai suivi V, mais dans les habitudes des romans de l'époque, la première bataille, ici commandée par Ponthus, devrait être uniquement composée de tous les jeunes chevaliers de l'armée sans distinction de province. B et P portent à 4000 le chiffre des Bretons, C. à 1200 ; A et P donnent 600 Normands, C. 1200, V 900 ; A et P 900 Manceaux ; A et C 1000 Angevins ; A 300 Poitevins. C 600 ; V évalue en bloc les Angevins et les Poitevins à 4000 hommes, P. à 2000. Tantôt les Normands sont unis aux Manceaux et aux Angevins, tantôt aux Manceaux seuls, tantôt aux Manceaux et aux Poitevins. Ailleurs les Touraugeaux sont placés sous les ordres du roi, ailleurs mêlés aux Poitevins. Ailleurs la Tour, Doué et des Roches sont dits commander les corps de réserve.

Vers minuit, il y eut un grand remue ménage, et l'on crut à une attaque de l'ennemi, mais on se rassura bientôt. C'était un renfort de trois cents (1) chevaliers et écuyers, conduits par Robert de Chauveigni, Regnault de Suilly et Aigret de Pouilli (2) qui se rangèrent sous la bannière angevine.

Un peu avant le jour, les chrétiens se mettent en marche afin de surprendre l'ennemi durant son sommeil. Ponthus harangue les siens. « Voici, dit-il, les Sarrasins qui veulent nous enlever notre religion. Nous sommes au service du Très-Haut : aussi que nul ne doute que chacun de nous vaut beaucoup des leurs. Je vous demande deux choses : la première est de vous fier en Dieu, car par sa puissance vous viendrez au-dessus d'eux, la seconde est de ne tirer à aucune pillerie ni convoitise qu'à les déconfire et bouter hors de notre pays, pour l'amour de notre foi et pour la pitié du menu peuple qui ont le travail et la peine des biens et des délits (jouissances) dont nous vivons et qui maintenant sont boûtés hors de leurs hôtels et répandus parmi les champs. Nous sommes établis et tenus à les défendre et l'Eglise aussi. »

Ceci dit, et le roi ayant fait de son côté un appel chaleureux au dévouement de la Tour et de Doué, Pon-

(1) D'après A, R, W ; 400, B ; 200, D ; 3000, V. A en fait des Poitevins

(2) B. donne Robert de Chemaugé et le sire de Sully, C. Carmougne et Sailly, D. Camoigne et Scailly, V. Sauguyn et Ranald de Sylle, R. Chenegue et Sulli, P. Chamille et Suilly, W qui omet le premier écrit le second Sully. Le troisième, qui manque dans B et V, s'appelle Edgard de Pouilly C, Aygnet de Privily P, Aigret de Prully R, Aygret de Poully W.

10. Je suis ici P, la phrase manque dans A, B, C, V, D écrit Houssay et Malestrac qui envahi (dans P. Richard de) la Hare.

thus et les siens se jettent sur l'ennemi, abattant leurs tentes et mettant le feu à leurs logements. Bientôt ils en ont porté par terre 7000, environ le quart. Mais Carados les rallie et le combat devient acharné. La seconde division où se trouve le roi est vivement pressée, le roi qui, malgré sa vieillesse, se comporte en vaillant chevalier, est jeté à bas de son cheval. Le sire de Laval et Rougé (1) le défendent. Ponthus accourt et remet le roi à cheval, mais, comme il avait le bras droit rompu, on l'entraîne, voulant ou non, hors du champ de bataille. Enfin, grâce aux efforts du vicomte de Rohan (2), de Gautier de Rays (3), de Bernard de la Roche (4), de Geoffroy d'Ancenis (5), de Bernard de Quintin (6), des sires de Montfort, de Clisson et de Malestroit, l'aile gauche des Bretons fait plier et met en déroute le corps qui lui était opposé.

D'autre part, Carados pressait vivement la Tour et Doué qui s'étaient jetés sur lui pour détourner son attention du point où le roi était en péril ; le comte du

(1) A et B ne parlent pas de ces deux seigneurs. V mentionne Ponthus et le sire de Laval, C[1] D et P mentionnent Royart de Rougemont, Rogemont ou Rourcy

(2) Rouen A, C, Roche B, Roam P, d'Anjou V, comte de Dongres W. R a la mention correcte.

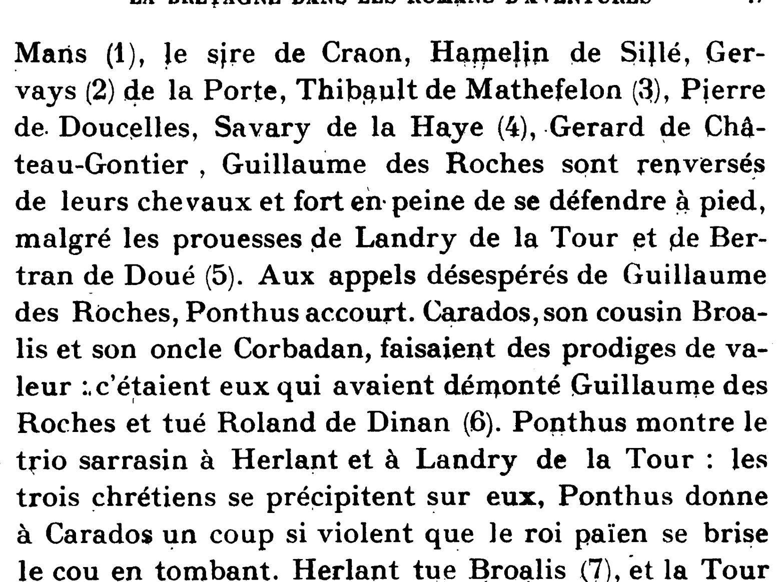
(3) Gaultier. P, Guill B, Roys B, Reis P, Rex C, la Roye D.

(4) Barnart B, Bertrand C. Benoist D, Valognes V.

(5) Geofoi de Doucenis C, Geuffroy de Lusignan D, Geffroy d'Autins, P, Geffroy d'Anien V. Plus loin d'Ancier P, d'Avrences D.

(6) Quantin (lisez Quintin) est innommé dans A, ainsi que Montfort, Cliçon et Malestroit C dit Bernard de Quintin, V Breul de Quyntyn, P. Bernard de Cressy, D donne Quentin. B s'arrête après Bernard de la Roche, V après Montfort, auquel il ne donne pas de prénom, C. écrit moult fort (Montfort) homs (Clisson) de Malestroit, P redouble Quitellet après Quintin et écrit de Montfort et Guyon de Malestret, D écrit Malestrac.




Mans (1), le sire de Craon, Hamelin de Sillé, Gervays (2) de la Porte, Thibault de Mathefelon (3), Pierre de Doucelles, Savary de la Haye (4), Gerard de Château-Gontier, Guillaume des Roches sont renversés de leurs chevaux et fort en peine de se défendre à pied, malgré les prouesses de Landry de la Tour et de Bertran de Doué (5). Aux appels désespérés de Guillaume des Roches, Ponthus accourt. Carados, son cousin Broalis et son oncle Corbadan, faisaient des prodiges de valeur : c'étaient eux qui avaient démonté Guillaume des Roches et tué Roland de Dinan (6). Ponthus montre le trio sarrasin à Herlant et à Landry de la Tour : les trois chrétiens se précipitent sur eux, Ponthus donne à Carados un coup si violent que le roi païen se brise le cou en tombant. Herlant tue Broalis (7), et la Tour tue Corbadan. Un seigneur breton, Vitré ou Clisson (8),

(1) de Mons, B.

(2) Garveyse B, Gervaise C.

(3) Mathefalon P, Mataffellon B, Thibert de Mathuelon C, Thibert de Montefelon D, Matheselon R. et W.

(4) Les ms. ajoutent ici Lusignan et Mauléon. Cela me paraît le résultat d'une confusion ; car il n'est mention que des Manceaux, ou des Manceaux et Hérupois, c'est-à-dire des Angevins. On voit d'ailleurs Landry de la Tour appelé ici Lancel.

(5) Ce passage est fort maltraité dans les ms. On y voit Leoncel de Mauléon et Landry de la Tour confondus dans A en Leoncel de la Tour, Landry de la Tour appelé Henry dans B, Robert de Clery substitué à Bernard de la Roche.

(6) On est assez étonné de trouver là ce Breton qui ne figure pas plus loin parmi les morts, et on attendrait plutôt comme V Ralond d'Avyon (Anjou), mais les ms. portent tous C. Raoulent de Dignen, P. Dirian, R. Rol. de Dynain, W. Guillam de Dignan.

(7) Broalis (V. Brealis) et Carbadan (V. Corbadan) P. Corboram, sont forgés sur Broadas et Corboran qui sont dans ce même roman avec Carados les trois fils du Soudan.

(8) Bicre P, Clipson A, Clison P.

je ne sais lequel, dit ingénument le romancier, comme s'il racontait un fait historique, tue le gonfalonier qui portait le lion royal. Le troisième corps ennemi est en pleine déroute.

Restait sur le rivage de la mer un gros de Sarrasins qui ignorait l'issue de ces différents engagements et qui maltraitait fort la bataille qui lui était opposée, sous le commandement du sire de Baussay, de Gervais d'Amboise (1), du sire de Montejehan et de Paien de Rochefort (2). Ponthus, Herlant, Lusignan, la Tour, Mauléon, Guillaume des Roches, Bernard de la Roche se portent d'un furieux élan vers ce point, renversant et tuant tout ce qui leur résistait (3). La déroute devient générale. Les Sarrasins, pour sauver leurs vies, se sauvaient vers leurs navires. Ponthus se jette dans un bateau, se fait montrer par ses prisonniers les navires où se trouvaient les trésors de Carados, y court et s'en empare. La victoire des chrétiens était complète.

Cette belle victoire, gagnée par un contre six (4), coûtait cher aux triomphateurs. Les morts étaient nombreux et illustres : c'étaient, parmi les Normands, le vicomte d'Avranches, Jean Paynel, Tournebeuf (5),

(1) Bausey B., Bauceis A, Vaucay V, Bausaye W qui ajoute Mayle (Maillé), comme plus haut. Plus loin André A, Ouedes B, Houdes de Bausy V.

(2) Gervast V, Germain C, D, d'Anjou, A, C, D, V, d'Avoir B, d'Aner W. J'en ai fait Amboise. Plus loin Gervais d'Anjou A, Gervoyse d'Aunoys P.

(3) Paen de Beaufort B, Richefort P, Lewpeyne V, Payne W. Plus loin Parent P, Paraunt W.

(4) Ceci n'est pas tout à fait exact. Les Sarrasins n'étaient que 30.000 et les chrétiens au moins 8 à 9000.

(5) Je suis V, Turnebeufe, B dit Tourneboulle. Le nom manque partout ailleurs.

messire Jean de Villiers (1), parmi les Manceaux Hugues de Beaumont (2), le sire de Doucelles et Méry de Sillé, parmi les Hérupois ou Angevins, Gasse de Montreuil (3). Robert de Chemillé (4), Hugues de Pouencé (5), frère Jehan de la Haye (6), parmi les Poitevins, Gautier de Châteaumur (7), André de Montagu (8). Hunbault de la Forest (9), parmi les Bretons, Pierre de Deul (Dol) (10), Raoul de Rex (Rays) (11), Jean de Vaugor (d'Avaugour) (12), Hardy de Léon (13), Humbert de Dinan (14), Godefroi de Rohan (15), Henry de Rays (16).

(1) Le sire de Villers A, Messire Jehan de Villes B, le sire de Ville (r) s D, le sire Wybron V, Villyers W. Plus loin Pierre de Villers A ou Chevalier P.

(2) Hungres V, Ho (n) gre B, D, W, O, Roger V, Henry Maugeron P (?)

(3) Gastel de Monteruel, A, Josses de Monsteroeulx B, Gassous de Montereu D, Gaciane de Mounteriel V, Gassos de Mountreul W.

(4) Roland B, D, V, Chanillès B, Chenullé D, W et O, Tenull V. Plus loin Chanoille P, Chenulle W.

(5) Hundres de Proucre V, Eudes de Penauncès W.

(6) Fery de la Haye B, Fresill V. Plus haut Richard ou encore Savary ou Savaron de la Haye.

(7) Girrard de Chausteaumul B, Gaultier de Chasteauneuf D et W, Chastameny V. Plus loin Chasteamur A ou Chastemur W.

(8) Andry D, Mounte Agnant V.

(9) Hugaut de la Fourest A, Hunbault de Larest B, Orbain de la Forest D, Hubault W, Urbain O, Hullaud V.

(10) Doul, B, D, Doule V.

(11) Des Rais P. Ryoud de Rey V, ici s'arrête la liste de A. Je cite d'après B.

(12) Avauche (r) s P, Maugon V, Avaugor W, Avaucheus O.

(13) Lion P, Herdy de Lyon V.

(14) Hubert de Dinant P, Hubberd de Deysur V, Dygnan W, Dinant O.

(15) Geofroi de Rouen P, Gaudyffry de Rouen V.

(16) Auberi de Rais P, Aubry de Rays V.

Pendant trois jours le roi festoya ses alliés à Quimper, et d'une commune voix on se plut à reconnaître qu'après Ponthus c'étaient la Roche, la Tour et Lusignan qui avaient été les trois héros de la journée. Puis chacun s'en retourna chez soi, et Ponthus revint à Vannes, où il avait fait porter dans le château le trésor conquis sur les Sarrasins, et où le roi, de l'avis de tous ses barons, le nomma son connétable.

Ponthus s'acquitta parfaitement de ses nouvelles fonctions. Partout il faisait régner la justice, pacifiant les différends et protégeant le pauvre peuple, chassant, donnant des fêtes, et ne manquant jamais d'entendre ses trois (1) messes par jour. Il était en toute honnêteté l'amoureux courtois de Sidoine.

La jalousie d'un de ses compagnons, Gannelet (2, vint troubler son bonheur. Il avait refusé de lui donner un cheval, présent de Sidoine, auquel il tenait beaucoup. Pour se venger, le traître alla conter à l'une des demoiselles de Sidoine que Ponthus aimait une autre femme et se moquait de sa maîtresse. La princesse, à laquelle la chose fut aussitôt redite, s'en affligea et fit mauvaise figure à Ponthus. Notre chevalier en fut au désespoir : mais Helios (3), la plus intime amie de Sidoine, ne put le renseigner.

Ponthus appelle alors le vieil écuyer Girard, lui fait préparer ses malles et demande au roi un congé, nomme

(1) Var. deux (R, W, X)

(2) Guennelet B, Guenelete V, Guynelot ou Evenylet X, Gendelot en allemand, Gendel en scandinave. C'est le traître Ganelon de l'épopée carlingienne.

(3) Var Elios, Helyos B, Elious ou Ellyous V, Eloix R. C'est une forme féminine, analogue à l'Elioxe des *Enfants Cygnes*, du nom divin Elias.

Herlant son lieutenant, et pendant qu'on le croit en Pologne ou en Hongrie, se retire dans la forêt de Brocéliande où il prend gite dans un prieuré voisin d'un ermitage où tous les jours il entendait la messe. Il commence par s'abandonner à son chagrin. Il jeûne trois fois la semaine, porte la haire le vendredi, se confesse souvent et compose une chanson dont le refrain était :

« Chant des oiseaux ne nulle joie
Ne me peut réconforter,
Quand celle que je tant amoie
Si me veut d'elle estranger (eslonger pour éloigner). »

Puis il songe à tenir un pas d'armes et, ayant fait venir un nain, il l'envoie porter dans tout le pays une lettre où il défie les chevaliers de venir joûter contre le chevalier noir aux armes blanches tous les mardis à la fontaine de Baranton (2). Il se tient là à heure de prime et quand les chevaliers sont arrivés et ont suspendu leur bouclier à un arbre, le nain sonne du cor, une vieille femme, vêtue de soie, un cercle d'or sur la tête et un mouchoir devant la figure, une amie de Ponthus, qu'il a envoyé chercher à Rennes (3), sort de la tente du chevalier noir, sur un cheval dont Ponthus, déguisé en ermite à barbe blanche, tient la bride, armée d'un arc turcois dont elle décoche une flèche contre le bouclier de l'adversaire choisi par le chevalier noir. Puis tous deux rentrent sous la tente, dont le chevalier

(1) Briscelien ou Bresselon A, Bartelion B, Brucelier ou Béthelien P, Breselyn V.

(2) Bellaton A, Bellacion ou Bellacon V, Bellemon R, Bryllaunson ou Belenson W.

(3) Que l'on appelait autrefois, ajoute-t-il, le Château rouge ou la Ville Rouge.

sort bientôt après, armé de la lance et de l'épée sans pointe, prêt à combattre à outrance.

Le premier mardi il vainquit Bernard de la Roche, le meilleur des chevaliers bretons, le second Geoffroy de Lusignan, le meilleur des Poitevins (1), le troisième Landry de la Tour, le meilleur des Angevins, le quatrième le comte de Mortain, le meilleur des Normands, puis successivement Tibaud de Blois, le comte de Dammartin, Henry de Montmorency, Robert de Roussillon, puis le duc d'Autriche, le duc de Lorraine, le duc de Bar, le comte de Savoie, le comte de Montbéliart, le comte de Montfort, messire Guillaume des Barres, messire Arnaud de Hainau (2), et ainsi chaque semaine il abattait un adversaire et l'envoyait de la part du chevalier noir se constituer le prisonnier de la plus belle personne qui fut en la petite Bretagne. La renommée désignant Sidoine, la fille du roi vit défiler devant elle les 52 chevaliers vaincus.

Quand l'année fut écoulée, Ponthus convoqua tous ses adversaires, le roi et ses hommes à se rendre à la fontaine le jour de la Pentecôte et là, il leur fit con-

(1) Geoffroy de Lusignan, blessé par la chute de son cheval, est transporté à Montfort pour y être soigné.

(2) J'ai donné à tous ces noms leurs formes modernes. V, donne Bolois, et remplace le Daumartin de A, le Dampmartin de B, W et R, par Guillaume de Roche, B écrif Aulteriche, W et R Osteryche, A écrit Montmorensi, B Montmoreux, A Resillon, B Rossillon, V Rosylyon, W Resyllyon, R. Tybault de Roussilon. A et V remplacent le duc d'Autriche par le duc d'Avrenches ou Averenses. A écrit Laurrene, B et V Loreyne, V écrit Barry pour Bar, Montbernard pour Montbéliart, Savye pour Savoie ; Guillaume de Barres est remplacé dans A et V par Guillaume de Bavières ou de Baviers. On trouve Arnault de Carremont B, Armel de Hanault A, Arnoul de Henàuld C, Arnold de Hennolte V, Hernault de Henault P. B ajoute Pierre de Dampierre.

naître son nom. L'évêque de Rennes chanta la messe, qui fut suivie d'un grand banquet. Les joûtes durèrent toute la journée et les riches prix, tirés par Ponthus du trésor du soudan, furent donnés, le cercle d'or et la lance au gonfanon semé de pierreries à Geoffroy de Lusignan, la couronne d'or et l'épée au pommeau d'or incrusté de perles à Landry de la Tour.

Le lundi et le mardi suivants, il y eut joûte à Vannes (1) après que l'on eût entendu la messe à Saint-Pierre. Ponthus, Herlant, Polides, Bernard de la Roche, le vicomte de Léon et le vicomte de Donges (2), tinrent le champ contre tout venant. Ponthus, dont le cœur était à la joie, se faisait appeler le chevalier blanc à la rose rouge, et obtint en prix une bague ornée d'un rubis, Bernard de la Roche reçut un riche fermail. Parmi les assaillants le comte de Montbéliard, le mieux faisant du lundi, eut une ceinture et une aumônière, et le duc d'Autriche, le vainqueur du mardi, reçut un épervier avec un collier de perles et le chapelet de la plus belle des dames. On dansa et l'on chanta jusqu'à minuit. Puis on alla boire des vins épicés. Et les étrangers, que Ponthus escorta jusqu'à Châteaugiron (3), sur la frontière bretonne, s'en retournèrent chez eux en chantant ses louanges.

Pendant que la cour s'en retournait vers Susinio (4), Gannellet, dont la jalousie n'a pas désarmé, réussit à jeter dans l'esprit du roi des doutes sur la nature des

(1) A et B donnent Rennes, P et W Vannes.

(2) Je reconstitue ce nom d'après le Danges de A, le Daunges et Dounges de V, le comte de Donges de C et D, le sire de Donne de B. Le vicomte de Léon est titré comte dans D.

(3) Chateauguyon R, Castellyon V.

(4) Syclynere, W, Encoais B.

sentiments de Ponthus à l'égard de sa fille. Désespéré, notre héros s'éloigne une seconde fois, s'embarque à Saint-Malo de l'île (1) pour l'Angleterre, débarque à Hantonne (Southampton) et se rend à Londres où il entre au service du fils cadet du roi. Entre autres prouesses, il jette la pierre plus loin que le plus habile joueur d'Angleterre, Rolahd, fils du comte de Glocestre (2). Le roi d'Irlande étant entré sur les terres du roi d'Angleterre avec une armée forte surtout en infanterie des communes, les Anglais, commandés par le maréchal comte de Northampton (3), les deux fils du roi, Jehan et Henry (4), et son neveu le roi de Cornouaille (5), se portent à sa rencontre avec une armée moins nombreuse, mais où prédomine la cavalerie noble. Ponthus, qui cache son vrai nom sous le sobriquet de *surdit de la droite voie* (6), est assez heureux pour faire prisonnier le roi d'Irlande ; mais, aussi généreux que brave, il propose et obtient qu'une paix honorable suive la victoire, et que le roi d'Irlande obtienne la main de la fille cadette de son vainqueur.

(1) S. Solo, W.

(2) Clocestre A, plus loin Clossestre, Gloe P, parfois qualifié duc (D). Ce personnage figure là peut-être à cause de l'importance mythologique de Glocester dans les romans de la Table Ronde, ou du rôle important des comtes de Glocester, Robert, fils naturel du roi Henri I, Richard de Clare (1222-62), Gilbert I son fils (1243-95), Gilbert II son petit-fils (1291-1314), Thomas le Despenser (1373-1400). Le premier duc de Gocester est Humphrey fils de Henri IV.

(3) Norhantonne A, Herantonne B. Le comte de Northampton Guillaume Bohun fut un des meilleurs généraux d'Edouard III.

(4) Henri III et Edouard I eurent l'un et l'autre deux fils appelés Jean et Henri, qui moururent jeunes.

(5) A l'appelle Guyot. Tous les mss. mettent les Gallois sous ses ordres.

(6) Sans doute le calomnié, celui qui a été jeté hors de la droite voie.

Sur ces entrefaites, le troisième fils du soudan, Corbadan (1), vient débarquer en Angleterre avec une flotte de 900 voiles et une grosse armée (2). Les deux fils du roi vont au devant de lui avec le roi d'Ecosse (3), le roi d'Irlande, le roi de Cornouaille, le comte de Galles et 30.000 cavaliers, sans compter les arbalétiers et les archers. Après la messe, dite par l'archevêque de Cantorbéry, la bataille s'engage. Elle se termine naturellement par la victoire des chrétiens et la mort de Corbadan. La victoire coûtait fort cher aux chrétiens ; les deux fils du roi étaient tombés sous les coups de Feragu (4) et de Corbadan, le comte de Galles, le comte de Glocestre, le baron de Stafford (5) étaient également parmi les morts avec 40 chevaliers et 2000 fantassins. Les morts furent enterrés dans une abbaye blanche, qui paraît bien un souvenir de la blanche cité des morts dans la mythologie celtique.

La princesse Genevre (6) devenait, par la mort de ses frères, l'unique héritière du royaume d'Angleterre, et le roi eut bien voulu la faire épouser à Ponthus, mais celui-ci restait fidèle à l'amour de Sidoine, et il refusa.

Sept années allaient être révolues depuis que Ponthus

(1) Corbatan V, Corboran P.

(2) Forte suivant les mss. de 14 (V), 15 (R), 50 (O), 40 (W) 000 hommes. Il y avait douze ans, dit V, qu'ils avaient quitté Babylone.

(3) Le roi d'Ecosse, appelé ici le frère du roi d'Angleterre, est appelé plus haut son beau-frère. Le roi d'Irlande son beau-fils est appelé ici son fils.

(4) Ferraguy A, R, Feragu O, Feragne W, Fireague V.

(5) Estanford A, Stafford R, Staunford W, manque dans V, B, C, D. Il y a au XIV[e] s. des Stafford parmi les chevaliers de la Jarretière.

(6) D'après A et C, Guenièvre B, Geneviefve D, Gener ou Genever V, Geneve ou Genefe dans la version scandinave.

avait quitté l'Armorique. Le duc de Bourgogne, ayant entendu parler à son cousin le comte de Montbéliard de la beauté de Sidoine la fit demander en mariage. Il était neveu du roi de France et l'alliance était flatteuse, mais il passait pour ivrogne et épileptique, et il était gras et âgé. Sidoine obtint un répit pour jusqu'à l'expiration de la septième année, et alla conter ses peines au fidèle Herlant. Celui-ci mit son fils Olivier en campagne. Ponthus est prévenu, s'embarque à Hantonne (1) avec 12.000 hommes que commandent les comtes de Glocestre, de Richemont et de Derby (2) pour les Anglais, le comte d'Ars (3) et le sire de Douglas (4) pour les Ecossais, le comte d'Ormon (5) pour les Irlandais. Il arrive ainsi près de Vannes, laisse la plus grande partie de sa flotte en haute mer, prend avec lui 15 vaisseaux qui doivent se donner pour des navires chargés de sel et 300 hommes qu'il fait cacher dans un bois entre Auray (6) et Vannes, et se fait reconnaître de Sidoine. Puis il se rend aux joûtes et s'y distingue tellement que la dame de Dol déclare n'avoir jamais vu depuis Ponthus un aussi bon chevalier. Le hasard l'ayant mis en présence du duc de Bourgogne, il lui assène un tel coup de lance que celui-ci lâche les rênes et que son cheval l'emporte et s'abat sur lui, le blessant mortellement.

(1) Laronnte A, Haultonne B, Herautonne C, Hautonne D.
(2) Aby A, Orbi B, Herbien P, Darby V.
(3) A et R, Ais B, Are P, Darsy V.
(4) Var. Duglas ou du Glais.
(5) Manque dans A, V.
(6) Rays A, l'hôtel au roi B, le Roy C, Roy D, Roye R, Auroy W, Amroy V, manque P. V et W disent le roi et non le duc de Bourgogne. Il s'agit ici du souverain de la Bourgogne mythologique, à laquelle les *Nibelungen* avaient fait la réputation d'être, au même titre que la Bretagne, le pays des divinités malfaisantes de l'autre monde. Il est frère du héros carlingien Guy de Bourgogne.

Le roi de Bretagne, très inquiet de la tournure que prenaient les choses s'empressa de faire offrir à Ponthus par le vicomte de Léon la main de Sidoine, et Ponthus accepte avec joie.

Décidé à reconquérir la Galice, Ponthus fait appel aux Bretons et à leurs voisins. Il concentre à Vannes sa petite armée, forte de 4500 Bretons et de 1200 Normands, sans compter les Anglais, traverse Nantes et fait sa jonction à la tour d'Orbendelle (1) avec Landri de la Tour et Jofroi de Lusignan qui, pendant deux ans avaient été guerroyer outre-mer au royaume de Germanie contre les mécréants, Guillaume de Roches, Paien de Rochefort, le sire de Chemillé, Pierre de Doué, Girard de Chateaugontier, le sire de Montejehan, messire Jehan Maulevrier (2) et autres Herupois, les sires de Beaumont, de Laval, de Sillé et de Doucelles avec leurs Manceaux, les Tourangeaux Baussay, Maillé et la Haye, et, en fait de Poitevins le vicomte de Thouars, le frère du comte de la Marche, qui est sans doute Lusignan, Mauléon, Chasteamur, la Garnache (3). La flotte côtoie l'île d'Oléron 4) et débarque les 18.000 (5) combattants qu'elle portait non loin de la Corogne. Broadas sort à sa rencontre avec 12.000 cavaliers et une nombreuse infanterie. La bataille s'engage aussitôt (6).

(1) Le hâvre de la tour de Dorbendelles V, Sable d'Aulon et Derbendelles W, les salles de la tour d'Orbendelle, R, les sables de la tour d'Orbendelle, D. Un peu plus haut, il est question de la tour de Derbendell, d'Orbelle ou de Bourdelene près Talemont en Poitou.

(2) A ajoute le sire d'Anoir, lisez « avec plusieurs autres d'Anjou ».

(3) La Gasnache A, Gernache B, Gamache P.

(4) Lerin A, Leon P, Lyon V, Oloron W, Auleon O, manque dans B, C, D, R.

(5) D'après V et R. W dit 28.000.

(6) Bien se portoient Bretons et Herupois et les (var. aux) basses Marches, A. f. 43.

Broadas abat Jofroi de Lusignan, mais Landri de la Tour le remonte. Broas (1) de Damas abat Mauléon, Brenard de Montejehan (2), Gervais d'Amboise, mais Bernard de la Roche le tue (3). Ponthus se jette alors sur Broadas et le tue. La déroute des Sarrasins est complète, plus de 20.000 cadavres jonchent le sol, et la ville tombe aux mains des chrétiens.

La victoire, il est vrai, était chèrement achetée. Les Bretons avaient perdu deux barons, Geoffroi d'Ancenis et Briand (4) du Pont, et cinq chevaliers, Roland de Coquin (Coetquen) (5), Henri de Sion (6), Bermard (7) de S. Gilles, Lupin de Pastimer (Pestivien) (8), Gilles de Rezay(9), les Angevins deux barons, Hubert de Craon (10), Pierre de Chemillé (11), et trois chevaliers, Thibaut de Bréze (12), Hamelin de Montloys (13), Eustache de la Poissonnière (14), les Poitevins, André de la Marche, Jean de la Garnache et Hubert d'Argenton (15), ainsi que quatre

(1) Broches.
(2) Briant de Montgirard P.
(3) Dans P, c'est Rigault de Rougé qui abat Broas, tué par Mauléon et Amboise.
(4) Bernard D.
(5) Quequean P, Corquyan V.
(6) Sic D et P, Suron A, Henri des Noyres B, Syon V.
(7) Benoist A et D, Hudberd B, Barnaby V, Bernard P et R.
(8) Turpin Pestimer B, Hupin de Pestiven P.
(9) Gilles d'Aussay D, d'Ansay P, d'Auzay C.
(10) Sic. W. Haubert de Crahon A, Hubert de Trahon P. Plus haut Craam C, Creton V.
(11) P ajoute Nathias de Brimber.
(12) Boessé A, Bressé P, Hubert de Brice V, Bryse W.
(13) Sic. P, W, Montarsus A, Mountelyes V.
(14) Heutache de la Pousson (ièr) e A, Eustache de la Pesmerie P, Eustache de la Poys V, de la Poyssoner W.
(15) Huby A, Henry de Largenton B, Hulin Gargenton P, Huberd d'Argenten V.

chevaliers, Amaury (1) de la Forest, Hugues d'Apremont (2), Henry de Basoches (3), Savary de Montfaucon (4), les Manceaux, Hardoin (5) de Sillé, Olivier de Doucelles, et deux chevaliers, Guerri de Tussé (6), et Guillaume d'Isages (7), les Normands, Richard (8) Tesson, Guion Painel et Pierre de Villers.

Pendant ce temps, le traître Ganelet avait ourdi une machination nouvelle. Il avait fait passer Ponthus pour mort et s'apprêtait à épouser Sidoine. Le jour même des noces, Ponthus, qui s'était séparé à l'île de Ré (9) près de la Rochelle des Poitevins, Angevins, Manceaux et Tourangeaux, arrive en vue des côtes bretonnes, pénètre sous un déguisement dans le palais et abat Ganelet à ses pieds. Après tant de traverses et d'épreuves, il était enfin réuni à sa bien-aimée. Un grand tournoi termina pompeusement les fêtes de Vannes. Ponthus qui défendait la place avec le comte de Glocestre, Bernard de la Roche, Girard de Vitré (10), le sire de Laval, Pierre de Vitré, Rogier de Rorge (Rougé), le vicomte de Donges et Oudis (11) de Doul (Dol) obtint le prix des tenants, et le sire de Montfort (12) obtint le prix parmi les assaillants. Le lendemain Polides et le

(1) Hermays A, Hurmay B, Amaulry V.

(2) Est-ce lui qu'il faut retrouver dans le Sacremont ou Yvremont qui suit Guillaume du Sages.

(3) La Foges A, Besodes P, Basoches V.

(4) Montsances P.

(5) Ardemain P, Hardenyr V, Ardenne O et W.

(6) Grave de Crusses V.

(7) Du Sages P, V.

(8) Guillaume V.

(9) Ray B, Ree V.

(10) Certains ms. intervertissent et écrivent Girard de la Roche et Bernard de Vitré.

(11) Endrus V.

(12) Maunford V.

vicomte de Léon tinrent le champ avec la Tour, Lusignan, Mauléon et Roches qui venaient d'arriver à la cour, et le prix fut décerné à Polides, quoique certains le jugeassent mieux mérité par Lusignan. Cette fois ce fut Geoffroy de Châteaubriant auquel le prix des assaillants fut décerné.

Ponthus conduisit ensuite son cousin Polides en Angleterre, où il lui fit épouser la fille du roi, ayant déjà fait tâter le terrain par le comte de Richemont. Les joûtes qui suivirent le mariage mirent encore en plein relief la vaillance des deux cousins, du roi d'Irlande, de Lusignan, de la Tour et de Montfort.

Toujours dévoué à la cause de la chrétienté, Ponthus convoque encore une fois ses amis contre les Sarrasins d'Espagne, les rois de Grenade et de Belmarin (1) qui assiégeaient le roi de Castille dans la ville de Polunie. Le comte de Mortain, le vicomte d'Avranches, Tesson (2), Jehan Paynel (3), lui amenèrent les Normands, Hugues de Beaumont (4) et Guy de Laval (5) les Manceaux, Pierre de Doué, Landry de la Tour, Guillaume de Roches, le sire de Montejéhan, les Angevins (6), Geoffroy de Lusignan, Guy de Thouars, Lionel de Mauléon, Hugues de Partenay (7) les Poitevins, Hubert de Maillé (8)

(1) Ou Bellamarin, lisez Ben Mérin : c'est le sultan mérinide du Maroc. Ces deux personnages ne figurent que dans B et C, et Polunie n'est mentionné que dans C.

(2) B. l'appelle le sire de la Roche Tesson.

(3) B. dédouble le sire de Laye et Jehan Peonnel.

(4) B. intercale le sire de Anjou (sire est de trop).

(5) Le sire de Val, B.

(6) A. dédouble le sire de Beauvoir et le sire de Montejehan, appelé Mathefellon B, le sire de Marmontejean V, de Nermont Jean W, et plus haut Olivier de Moustrehem C.

(7) Hunbert B, Hungres V.

(8) Hunbet de Mailly B, Hubberd de Mallé V.

André de Baussay, et Pierre d'Amboise (1) les Tourangeaux; au total 15.000 hommes environ. Comme toujours les Sarrasins sont battus, (2) malgré les efforts de leurs chefs Amphimelet et Papharatus. Beaumont, Leval, la Tour, Lusignan, Avranches se couvrent de gloire et le récit se termine par la liste des victimes des deux combats. On releva sur le théâtre de la première rencontre 270 cadavres angevins, bretons, gascons et manceaux et parmi eux Tristan de Buz 3), Guillaume de Carloguen Cardin de Malestret, Jehan Pistoye. Dans le second engagement les Angevins, Normands et Bretons perdirent Albric de Fontaine, Pierre des Roz, Arnoul de Montauban, Gilles d'Aumont, Morice d'Yon, Guillaume de Viarcilles, (4) Jehan d'Essars, et les Manceaux, Poitevins et Gascon Jehan Chando, Alexandre Wastequin, André du Mes et Jehan Dol.

Tel est ce curieux roman, œuvre d'un auteur très versé dans la connaissance de la France de l'ouest. M. G. Pâris (5) l'attribue au chevalier de la Tour-Landry qui écrivit vers 1360 un livre fort curieux pour l'éducation de ses filles, et le date de 1387, époque à laquelle le jeune fils du duc d'Anjou, mort en 1384, atteignait sa dixième année. J'aurais contre cette date deux objections; d'abord il y a, comme je l'ai indiqué, des manuscrits qui donnent deux et non dix ans; ensuite le possesseur de l'Anjou est toujours appelé comte et non duc, ce qui ferait le roman antérieur à 1360, époque de l'érection de l'Anjou en duché. Comme d'autre part il

(1) Patrik d'Amvoys V.

(2) Toute cette fin ne nous a été conservée que par un seul manuscrit, Bibl. nat. ms. fr. 12579, f° 114 et suiv.

(3) Peut-être Raiz.

(4) Peut-être Mareilles.

(5) Romania, XV, 275.

mentionne le duc de Bar, il est donc postérieur à 1354.

Comme beaucoup de romans du XIVe siècle, il emprunte ses personnages au monde dans lequel il vivait ; les grands personnages qu'il cite sont, pour la plupart, ses contemporains. Je dis pour la plupart, car il y a des exceptions. Le roi de Bretagne, le comte du Mans sont des personnages d'épopée : Guillaume de Roches, Guillaume des Barres, Geoffroy de Lusignan sont des contemporains de Philippe Auguste, cités comme tels dans les romans du XIVe siècle relatifs aux croisades (1). Beaucoup des individualités qu'il cite n'ont pas de prénom, ce ne sont pas des héros épiques, ou leur prénom varie sans façon d'une page à l'autre et ne se retrouve jamais, dans les généalogies des familles auxquelles le romancier l'attribue, porté par un personnage réel.

Malgré son apparence moderne, ce roman remonte à un vieux fonds mythologique. Il n'y a jamais eu de royaume de Galice, aussi n'hésiterai-je pas à identifier ce pays avec le Galoie des romans arturiens. Mais alors, si le nom du pays est celtique, le nom du héros pourrait bien l'être, malgré la forme gréco-latine dont il est affublé, et je crois qu'en cherchant bien on pourrait arriver à lui restituer sa vraie forme. Polides, Tibor dont il faut rapprocher Tiburcius de Saxe, père de Clarus, et Tiberius, ennemi d'Artur dans Gaufroi de Monmouth, Huguet, auquel il ne serait pas difficile de trouver parmi les Hug ou Hugo des traditions germaniques de nombreux prédécesseurs, rentreraient aisément, j'en suis convaincu, comme Partenopeus et sans doute Ipomedon, dans le cadre de ces noms mythologiques celtes ou germains que l'on estropie légèrement

(1) On trouve ainsi dans *Saladin* Barres et Lusignan associés au baron d'Estanfort, un autre personnage de *Ponthus*.

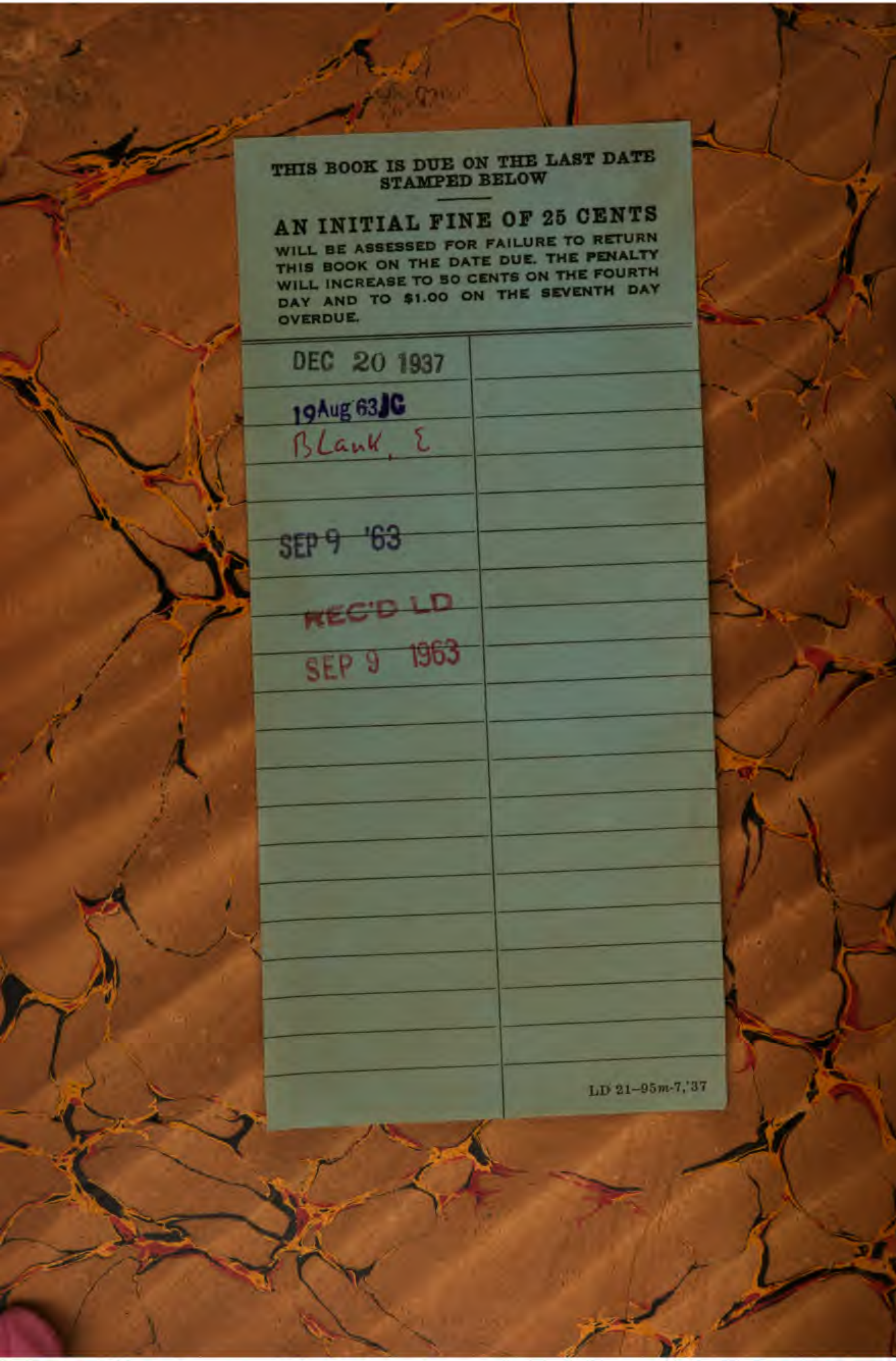
pour les faire concorder avec des noms grecs, latins ou français, plus familiers aux oreilles des hommes du moyen-âge. C'est ainsi qu'Alf, l'elfe, l'esprit, se retrouve non seulement dans le nom du beau-père de Pierre de Provence, Albaro d'Alvara, mais encore dans le beau père de Clarus, le roi Alvandus de France, et dans le protecteur de Guillaume de Palerne, le loup-garou Alfonse de Castille. C'est le dieu germanique Vili, confondu tantôt avec le grec Philippos, tantôt avec le latin Felix, qui se cache sous le Philippe d'Angleterre, beau père de Cleriadus, le Philippus empereur de Rome que *Berinus* appelle Philippus Augustus, par confusion avec le roi de France de ce nom, Philippe d'Artois (1), héros d'une historiette purement mythologique, Felis père de *Flore*, Felise, mère de Guillaume de Palerne, etc. L'Agrippa, beau père de Dolopathos, n'est-il pas le résultat d'une confusion entre le dieu celto-germain Gripi et le confident d'Auguste ? Je m'arrête, et cependant, quelque hardie que soit cette série de conjectures, je la crois fondée en vérité.

Tels sont les romans dont la scène se passe en Bretagne ou qui parmi leurs personnages font figurer des Bretons (2).

(1) L'Artois cache lui aussi un pays mythologique, Ortasia, Ortland, le pays par excellence de certains poèmes allemands.

(2) J'ai parlé ailleurs de *Galeran*. Le héros de ce roman est un prétendu comte de Bretagne, qui a Nantes pour capitale, mais dont la vie se passe en dehors de ses Etats. Il me paraît en être de même d'un roman en prose, *Artus*, fils du duc Jean de Bretagne et de la fille du comte de Glocester, marié lui-même à Florence, fille du roi Emenidus. Je note simplement que Jean II et Jean V ont eu l'un et l'autre un fils du nom d'Artur, et que le comte de Glocestre paraît ici, encore le souverain de la Grande Bretagne, l'île étant souvent considérée comme la propriété du dieu Levos ou Glevos, et identifiée à Glocester, Glevocastrum. Il en est resté quelque chose dans le comte de Glocester de *Jean de Dammartin*.

Vannes. — Imprimerie LAFOLYE FRÈRES, 2, place des Lices.


THIS BOOK IS DUE ON THE LAST DATE STAMPED BELOW
AN INITIAL FINE OF 25 CENTS
WILL BE ASSESSED FOR FAILURE TO RETURN THIS BOOK ON THE DATE DUE. THE PENALTY WILL INCREASE TO 50 CENTS ON THE FOURTH DAY AND TO $1.00 ON THE SEVENTH DAY OVERDUE.
DEC 20 1937
19Aug'63JC
Blank, E
SEP 9 '63
REC'D LD
SEP 9 1963
LD 21-95m-7,'37



